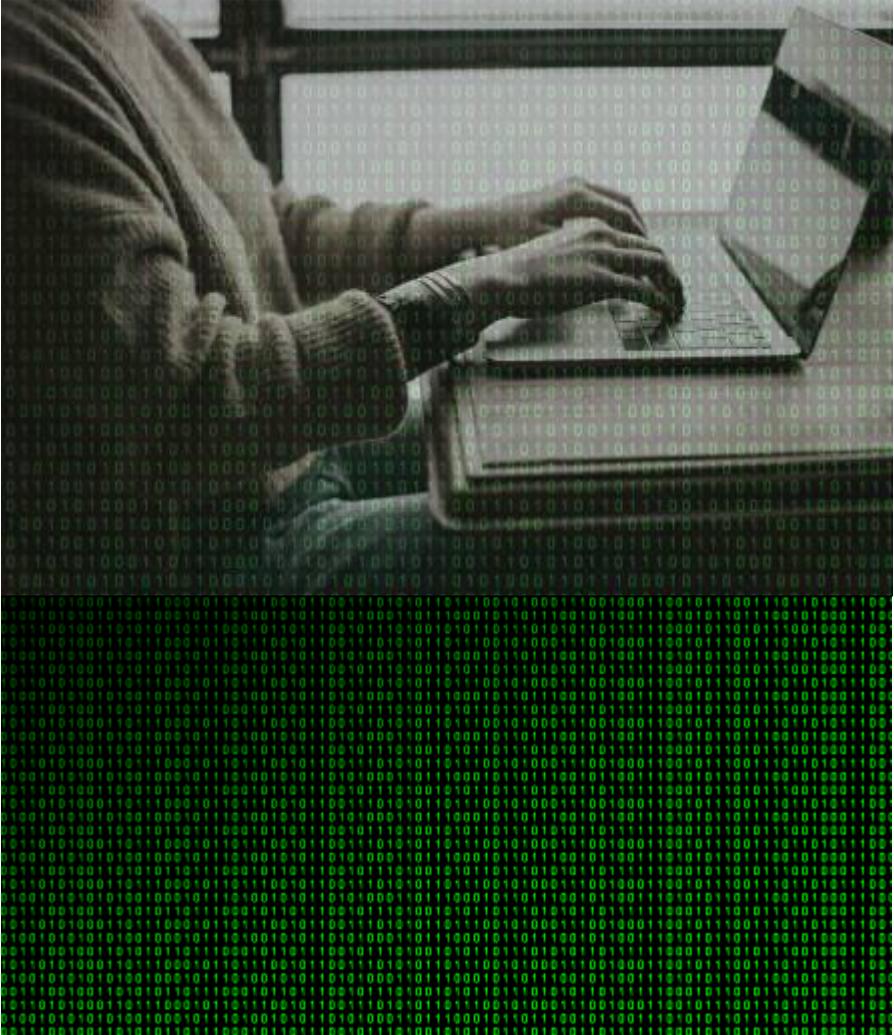


LE PROTOCOLE C



Jean-Marc FAESCH

2022

CHAPITRE 1

Rendez-vous

Comme à son habitude, il était attablé au même guéridon du bistro "La p'tite planchette" et terminait sa tasse cul sec en s'efforçant d'engloutir les cristaux de sucre non encore dissouts qui stagnaient au fond.

Trop pressé, il n'attendait pas que la dosette ait été totalement absorbée par le liquide d'un noir profond. Il aimait ce café fort en goût. C'était à se demander pourquoi il le suçait. Un rituel machinal sans doute égaré dans ses rêveries matinales.

Autrefois très prolifique, ce romancier avait eu beaucoup de succès avec son livre intitulé "La mémoire d'une autre". Dans le style roman policier avec une intrigue très captivante, il avait fait mouche auprès d'un éditeur parisien qui ne l'avait jamais plus lâché. Ils s'étaient trouvé un intérêt réciproque et avaient fini par devenir amis.

Mais le nom de Jacques Tisserand n'était plus aussi vendeur qu'autrefois. Comme de nombreux auteurs, il avait perdu l'inspiration et errait dans les dédales d'un cerveau embrumé, notamment par la nicotine des cigarettes qui était venue raviver son stress.

Les femmes faisaient son malheur, à commencer par sa compagne. Pourtant, aux heures fastes, il était resté fidèle et n'avait jamais cédé aux tentations ni de l'alcool, ni des stupéfiants. Mais malgré cela, l'équilibre de son couple était devenu instable et ça n'était pas de son fait. Elle avait fini par le quitter.

Il avait vécu en sursis en pensant trouver l'inspiration dans la rue de son quartier.

Il griffonnait en effet, tantôt sur un calepin, tantôt sur la nappe en papier qu'il déchirait avant de payer sa note et emportait dans sa poche. Sitôt rentré, il alignait les mots aussi chauds que le café qui titillait son système nerveux en les introduisant dans son ordinateur. Parfois, les phrases disaient quelque chose de lui, de sa vie, mais, la plupart du temps, son imagination fertile faisait tout le travail.

Alors, des personnages et des histoires extraordinaires naissaient.

Ce matin là, alors qu'il tuait le temps sur cette petite terrasse au coin de sa rue, il sentit que la journée ne serait pas ordinaire. Quelque chose d'indicible lui disait que sa "peur de la page blanche" allait être dissipée.

Curieusement, il n'avait pourtant aucune note dans son carnet ni sur un bout de nappe à emporter chez lui. Il reviendrait bredouille d'inspiration cette fois encore.

Son portable vibra sur la table ronde. Il poussa la sous-tasse qui était sur la trajectoire pour s'en saisir et lu le message qui venait d'arriver :

- *Le café était bon ?*

Il fronça les sourcils, le sms n'était pas signé et aucun numéro n'apparaissait dans le champ de l'émetteur du message. Maintenant, il regardait autour de lui, cherchait un regard qui se serait plongé dans le sien, mais rien !

Etait-ce le serveur ? Le tenancier du bistro, un voisin ? Non, aucune de ces personnes ne connaissait son numéro. Alors qui ?

Il se hasarda à répondre au texto par une pirouette :

- *Et si ça n'était pas un café ?*

- *C'en était un, fort même et partiellement sucré.*

Cette fois, il fut obligé de céder à sa curiosité :

- *Qui êtes-vous ?*

Ce fut le dernier échange, l'autre ne répondit pas.

Jacques était frustré de ce jeu stupide, sans réel interlocuteur, avec des mystères aussi nombreux que tenant pourtant simplement en deux questions : qui et pourquoi ?

Vexé et touché dans son intimité, même s'il ne s'agissait que d'un café, il régla sa note et quitta précipitamment la terrasse pour rentrer chez lui. Il avait soudain le sentiment d'être épié ou filé et n'avait de cesse de regarder dans son dos, s'arrêter soudainement et reprendre sa

marche pour déjouer les pas d'un suiveur éventuel. Mais les piétons passaient sans même le voir, celui-là tenant en laisse un caniche crasseux, l'autre son smartphone à l'oreille, un troisième lisant un bouquin tout en marchant.

- *Si seulement, c'était MON livre qu'il lisait !* Pensa Jacques.

Il arriva enfin au pied de son immeuble et, après avoir jeté un dernier regard suspicieux dans la rue, pénétra dans le hall.

Il jeta son veston sur le canapé, se rua sur le paquet de cigarettes et, après l'avoir allumée, tira une bonne bouffée à pleins poumons. Le soulagement et l'ivresse procurés par la drogue firent retomber son stress pour un instant. Alors il se détendit et s'installa devant l'ordinateur.

Même s'il n'avait pas profité de l'instant café pour aligner quelques mots, il était sûr de trouver une idée, là, devant son écran. Un petit signal sonore lui indiqua l'arrivée d'un message.

Son éditeur l'informait de son absence pour quelques jours et lui souhaitait bonne chance dans sa quête d'écriture.

Il y avait quelques autres messages sans importance et il s'apprêtait à quitter sa messagerie pour se mettre à écrire quand un nouveau courriel arriva :

Comme au bistro, il plissa le front et lu ces quelques lignes :

- *Rendez-vous ce soir 19 heures au "Chanterelle" rue Vignolet.*

Cette fois, la curiosité était mêlée de colère. Son interlocuteur fantôme lui posait un rencard sans aucune explication, sans même signer son message ne serait-ce que d'initiales. Qui était ce mystérieux personnage ?

Il attrapa son téléphone :

- Charlie ? Salut. Dis, toi qui es un performer en informatique tu pourrais peut-être m'aider ?

- Dis toujours.

- J'ai reçu un mail avec comme expéditeur unknow sender by outlook. Sais-tu comment retrouver l'expéditeur ?

- Ben justement, ça c'est le piège, car le serveur qui a fait le relais te dit précisément unknow sender, c'est-à-dire " expéditeur inconnu" in french dans le texte !

- Mais il n'y a pas moyen ?

- Tu sais, il y a des milliers de messages à chaque seconde qui sont expédiés d'un peu partout sans réel destinataire, c'est juste pour de la pub, du phishing ou des trucs comme ça. Tu jettes et tu ne te casses pas la tête.

- Oui, mais là, c'est important, enfin bref.

- Désolé que ça te chagrine, j'espère que ça n'est pas grave au moins ?

- Non, c'est plutôt que c'est frustrant de ne pas connaître celui qui me l'a envoyé. Bon, je ne t'embête pas plus que ça, on se drink à l'occas sur la terrasse de la "planchette" ?

- Ouais, pas de problème, quand tu auras fini de jouer au jeu'n avec ton langage bobo (*gros rire de tous les deux*).

- Tu sais où sonner.

Jacques raccrocha et rumina. Il jeta un œil sur sa montre, il était à peine 15 heures. La guinguette de la rue Vignolet se trouvait à environ une heure de marche, ce qui lui laissait encore largement le temps d'écrire quelques lignes, de prendre une douche et de s'habiller pour son rendez-vous. Tant qu'à faire, ne sachant pas qui il allait rencontrer, autant le faire en étant bien accoutré se dit-il.

Son roman en était au stade de la fusion entre plusieurs petites sections qui, une fois rassemblées en constitueraient le deuxième chapitre. Le premier était déjà clarifié, il y avait posé les bases de son histoire sans trop lever le voile sur l'intrigue. Plusieurs personnages entraient en scène page après page et créaient ainsi le terreau d'une improbable rencontre dont il ménageait la surprise pour un chapitre à venir. Entretenir le suspens, faire saliver le lecteur, le précipiter sur la page suivante, voilà les clés de la saveur d'un roman palpitant. Pour Tisserand, ce n'était pas seulement une conviction, c'était sa devise.

Même si le succès n'était pas au rendez-vous, il n'avait d'autre choix que de tenter de convaincre. Il vivait de quelques best-sellers qui lui avaient permis de tenir financièrement. Heureusement pour lui, la maison d'édition Granger tenue par son ami Luc Hubery, avait confiance en lui. Jacques était bosseur, mais si le public de lecteur ne suivait pas, c'est qu'il n'avait pas encore trouvé le bon mariage entre son style et la mode littéraire.

Cet après-midi là, il semblait inspiré, car il alternait entre notes au brouillon et quelques frappes sur son clavier d'ordinateur. Le chapitre prenait forme et bientôt, le roman avec lui. De temps à autre, il entrecoupait son travail de pauses désaltérantes. Il essayait de ne pas forcer sur le café, de peur que son cerveau ne perde le fil de la narration.

Le rappel sonore de son rendez-vous sonna le glas de son élan d'écriture. Décidé à s'y rendre à pieds, il échangea ses pantoufles contre des chaussures de ville, se donna un dernier coup de peigne avant de fermer la porte de son appartement et descendre dans la rue. Déjà, ses neurones s'étaient déconnectés de son travail pour laisser place aux légitimes questions concernant sa mystérieuse invitation.

D'un pas pressé, il se frayait un passage sur les trottoirs remplis de monde à cette heure de sortie des bureaux. Les deux mains enfoncées dans les poches de son veston, il slalomait entre les gens, comme un skieur entre les portes d'un parcours sportif. Adroitement, il évitait les obstacles presque de manière automatique, comme guidé par un radar. Une chauve-souris aurait guère mieux fait.

Une dernière traversée de rue et il se retrouva presque à destination, juste sous le panneau de la rue Vignolet. Restait à trouver l'enseigne et il serait enfin arrivé. Il regarda sa montre, il n'était que 18h45. Il avança en sondant les façades à la recherche du nom du lieu. La rue était peu fréquentée et, quand il vit la vitrine de la "Chanterelle", il se dit qu'il allait patienter un peu à l'écart, histoire de voir ceux qui en franchiraient la porte. Après tout, les parisiens dînent plutôt tard et il ne devait pas y avoir beaucoup de clients attablés en ce tout début de soirée.

Il lui vint même à l'idée de faire languir son hôte, mais se ravisa, poussé par différents sentiments à la fois positifs et négatifs.

- *18h50, pas encore, attendons un peu, en quelques secondes, je serai à l'intérieur, pensait-il.*

Dans la minute qui suivit cette réflexion stratégique, un homme pénétra dans le restaurant. Imperméable, feutre sombre, lunettes, ... était-ce son homme ?

Jacques hésitait : entrer, attendre ?

Son observatoire était trop distant de la baie vitrée pour qu'il puisse distinguer où l'homme s'était assis. L'attendait-on ? S'était-il installé seul à une table ?

Alors lui vint une pensée : et s'ils étaient plusieurs ? Que lui voulait ou lui voulaient-ils ? Avait-il commis une faute, était-ce pour un travail, au sujet de ses ouvrages ? Une tempête de questions se bouscula dans sa tête, si bien qu'il reprit ses esprits à seulement 1 minute de l'heure fatidique.

Alors, Jacques se décida à entrer.

Il ouvrit la porte et, tout en gardant la poignée en mains, scruta les tables, dévisagea le barman, puis les clients, recherchant un regard particulier, un geste, un signe. Mais rien ne vint lui indiquer qu'il était attendu.

Il s'approcha du comptoir. La décoration sobre du restaurant était plutôt agréable et le mit en confiance.

- Monsieur ?
- Je suis attendu, Tisserand...
- Je ne vois pas, désolé, voulez-vous vous installer en attendant ?
- ... Euh, oui, s'il vous plait.

Jacques se positionna face à la porte à une table adossée à un mur. De là, il pouvait voir toute la salle ainsi que l'entrée. Il y avait une petite poignée de clients, certains accoudés au zinc, d'autres attablés. La plupart semblaient avec un vis-à-vis avec qui ils dialoguaient.

Quelqu'un sortit des toilettes, juste dans son dos, mais la personne passa à côté de Jacques sans même le regarder et rejoint une table où quelqu'un finissait de boire un verre.

Il regarda sa montre : 19 heures pile !

Quand il releva la tête, une femme à la silhouette de toute beauté était assise juste en face de lui, à sa table. Jacques en était bouche bée. Il ne l'avait ni vu, ni entendu s'asseoir. Pourtant, il lui avait fallu déplacer la chaise et le bruit des pieds sur le sol auraient attiré son attention. Et puis, d'où était-elle venue ?

La femme sourit.

Il lui sembla la connaître.



CHAPITRE 2

La mission de Jacques

Il y avait quelque chose de malicieux, attrayant et effrayant à la fois dans le regard de cette femme. Les effluves de son parfum qui parvenaient jusqu'à Jacques n'embaumaient pas l'atmosphère comme l'auraient faites celles d'une séductrice ou d'une aristocrate affirmant sa classe sociale. Même ses vêtements étaient plutôt discrets tout en mettant en valeur sa silhouette sculpturale.

Il se sentait démuni et n'osait plus, maintenant, exprimer tout le ressentiment qu'il avait à son égard. La torture de l'attente de la révélation de l'identité de cette femme s'était apaisée.

Jacques n'osait pas non plus engager la conversation. Elle aurait nécessairement commencé par des questions sur ce rendez-vous. Au lieu de cela, il laissait venir le moment où elle romprait la glace.

- Je vais vous confier une mission, dit-elle soudainement.
- Qui êtes-vous ?
- Vous ne m'avez pas encore reconnue ?
- Je devrais ?
- Oui.

Jacques fouillait dans sa mémoire, parmi ses connaissances, sa famille, ses amis, mais la seule chose qu'il se disait depuis l'instant où elle s'était assise à sa table, c'est qu'il l'avait effectivement déjà vue quelque part. Ce corps aux formes qu'il fantasmait dans son esprit, ce parfum qui ne lui était pas étranger et jusqu'à cette robe et le manteau qu'elle avait délicatement posé sur le dossier de la chaise voisine; oui, manifestement cette femme ne lui était pas inconnue.

Un serveur se présenta à la table où ils étaient assis :

- Que prenez-vous ?
- Deux cafés s'il vous plaît !

A peine le serveur s'était-il éloigné que Jacques demanda :

- Comment saviez-vous ce que j'allais prendre ?

- Parce que c'est ce que vous prenez habituellement dans ce genre de situation... je me trompe ?

Il ne répondit pas, vexé et intrigué par l'affirmation.

Puis, soudain, il eut un éclair dans ses pensées.

- Je pense vous avoir déjà croisée et j'ai même fait de vous un des personnages de mon dernier roman. Vous correspondez bien à la description que j'ai faite de vous dans ...

- ... le troisième chapitre.

En terminant la phrase de Jacques, elle venait, une fois de plus, de le déstabiliser. Comment pouvait-elle savoir le contenu de son brouillon alors même qu'il venait d'en écrire les lignes sans les avoir communiquées à qui que ce soit ?

- Par contre, je ne me prénomme pas Annabelle, mais Alicia.

- Vous êtes venue chez moi ?

- Ce n'est pas tout à fait cela, c'est vous qui m'y avez invitée.

- C'est une blague ? Ou alors j'étais bourré, car je m'en souviendrais.

- Même avec les doses de café que vous prenez, vous n'iriez pas jusque là.

- Bon, assez de mystères ! Qui êtes-vous et d'où me connaissez-vous ainsi ?

Le serveur interrompit sans le vouloir le flot de questions que Jacques avait entamé. Mais la réponse fusa aussitôt que le duo se retrouva seul en tête à tête.

- Vous avez supposé m'avoir transposée dans votre roman, mais c'est l'inverse qui s'est produit. Je viens de votre monde imaginaire.

- Je ne comprends pas...

Elle avança la main comme pour sa saisir de la tasse de café devant elle, mais ses doigts se refermèrent en traversant les parois de céramique ainsi que le liquide marron foncé. Ils en ressortirent

immaculés et elle ne s'était ni mouillée, ni brûlée. Elle leva simplement les yeux en lui souriant, exprimant une certaine malice.

Jacques n'était plus concentré que sur cette tasse magique. Il en oublia la sienne et faillit la renverser.

- Attention !

Il évita la catastrophe juste avant de souiller son pantalon du café qu'il aurait renversé sur lui. Quand il releva la tête après avoir minutieusement vérifié qu'il n'en était rien, la femme avait disparu.

Il avait beau fouiller tout l'espace autour de lui, Alicia n'était plus là. Aussi, il interpela le garçon :

- Savez-vous où est allée la personne qui était assise ici ?

- Je ne vois pas non, désolé.

- Mais, elle a bien dû passer devant vous, ou alors, est-elle allée par ici ? (il désignait les toilettes).

- Je ne pense pas, car il y a déjà une autre personne qui les occupe.

Résigné, Jacques lâcha l'affaire et rendit sa liberté au serveur.

Il attrapa la tasse laissée sur la table par Alicia, elle lui sembla tout à fait ordinaire. En tout cas, elle n'avait rien qui justifia le tour de passe-passe auquel il avait assisté, médusé.

Un message arriva sur son smartphone :

- Nous poursuivrons cette discussion plus tard, ce soir, ici même à 21 heures. Merci de réserver la table.

Sans comprendre, il obéit pourtant à l'instruction et quitta les lieux non sans avoir guetté la sortie de la personne des toilettes et avoir réglé la note au barman qu'il pensait complice de ce rendez-vous plutôt intrigant.

Jacques errait dans la rue, des questions plein la tête. Pourquoi, par exemple, cette femme entretenait-elle un tel suspens ? Qu'avait-elle voulu lui signifier en lui parlant de son roman ?

Il restait un peu plus d'une heure à tuer avant le second rendez-vous. Comme il venait d'avaloir coup sur coup deux tasses de café, la sienne et celle de son hôte, il évita les terrasses pour se rendre, projeta t-il dans un lieu public, grouillant de monde.

Au hasard de sa promenade de décompression, il traversait les squares, passait devant des vitrines aussi diverses qu'un aquarium faisant la devanture d'un magasin de poissons d'agrément où il resta quelques instants à regarder les magnifiques couleurs d'espèces exotiques et enfin, il s'arrêta près d'une salle de concert de Ménilmontant d'où émanait une musique endiablée. Des jeunes dansaient sur le trottoir tandis que cette musique lancinante détournait l'écrivain de ses tracasseries. Inconsciemment, il se laissa envahir par la frénésie du lieu et se mit à s'agiter comme s'il venait de perdre des années sur son calendrier de vie.

L'heure de son rendez-vous arriva ainsi sans l'avoir oppressé par ses interrogations. Il accéléra le pas, car ses flâneries l'avaient mis en retard. Il ne fallait surtout pas rater cette occasion de, peut-être élucider enfin tous ces mystères.

L'enseigne du Chanterelle s'était parée de lumières chatoyantes invitant à y entrer. Il ne l'avait pas remarqué lors de sa première visite, mais, cette fois, la découpe en forme du fameux champignon du même nom lui sauta aux yeux. Il imagina même qu'avec une telle enseigne, il pourrait y goûter ce mets peu commun dans la capitale.

Machinalement, il descendit la petite marche derrière la porte et se dirigea droit vers la table occupée deux heures plus tôt. Alicia était là.

- Vous l'avez retrouvée, crut bon de plaisanter le serveur qui était justement en train de poser deux verres sur la table.

Jacques le foudroya du regard, mais, sans plus attendre, s'assit à son tour.

- Je vous ai commandé un cocktail maison, vous allez aimer, j'en suis sûre.

- Merci. Vous semblez en savoir beaucoup sur mes habitudes et mes goûts dites-moi ?

- Il faut dire qu'on se "fréquente" depuis plusieurs mois. Elle avait dit cela en plissant les yeux et en remuant le nez au moment d'utiliser le mot de fréquentation. C'était comme si elle avait voulu dire un mot pour en signifier un autre et qu'elle aurait voulu l'exprimer par cette moue.

- Si nous en venions au fait ?
- Buvez, vous m'en direz des nouvelles !

Il porta le verre à ses lèvres, mais n'oublia pas sa déconvenue du café et, pour cela, riva ses yeux sur son vis-à-vis. Ainsi, elle ne risquait pas de s'envoler comme la fois précédente.

- C'est très bon, en effet.
- Vous êtes responsable de notre rencontre. C'est vous qui m'avez créée, peut-être inspiré par une autre, mais le fait est que votre personnage Annabelle n'est autre que moi.
- Vous aurais-je offensé en me servant de vous pour illustrer mon roman ?
- Je crois que vous ne comprenez pas : JE suis Annabelle.
- Mais, vous m'avez dit vous appeler Alicia ?
- Oui, car vous m'avez appelé par un nom sorti de votre imagination, mais je ne l'aime pas. Alors, appelez-moi Alicia, et, s'il vous plaît, changez ce nom ridicule dans votre bouquin.
- Ecoutez, dit-il en se penchant en avant pour être plus discret, je ne veux pas vous vexer, mais c'est quand même moi l'auteur, je fais ce que je veux et je choisis les prénoms que je veux !

A son tour elle se pencha vers lui. Leurs deux visages n'étaient plus qu'à quelques centimètres l'un de l'autre :

- ... Et pourtant, vous allez faire exactement ce que je vais vous dire.

Il recula et se tassa dans son siège comme si elle venait de lui envoyer une claque bien sentie.

Comme s'il avait été groggy un instant, il secoua la tête et reprit :

- Mais enfin, c'est insensé cette histoire, expliquez-vous que diable !

- Je vais vous confier une mission. Elle prit un air grave. Vous allez devoir tuer quelqu'un.

- Quoi ???

- Chht, pas si fort !

- Mais enfin, vous êtes qui ? Un agent secret, un flic, une terroriste ?

- Rien de tout ça. Je suis votre personnage, rappelez-vous.

- Et ?

- Dans votre roman, vous m'avez mis dans une posture difficile. J'ai trouvé une parade, ou plutôt, une issue, devrais-je dire. Mais le problème subsiste et subsistera dès que vous retournerez écrire la suite de votre histoire.

- Pourquoi donc ?

- Parce que, ...

Là-dessus, le serveur arriva pour prendre leur commande.

Pressé de se débarrasser de lui, Jacques lui demanda si l'un de leurs plats était à base de chanterelles. Comme le serveur acquiesçait et qu'il commençait à énumérer les différents menus, son client lui dit qu'il prendrait au hasard. "Surprise du chef !" ajouta-t-il. Alicia compléta la commande en ajoutant "la même chose" et un Bordeaux sec pour accompagner leur repas.

- Parce que, reprit-elle, vous allez enchaîner une suite d'événements dans votre récit qui auront une répercussion ici même.

- Comment ça, ici même ?

- Ici, dans la vraie vie.

- Vous voulez dire qu'en me lisant, des gens vont provoquer une catastrophe, ici, à Paris ?

- Je sais que ça va vous paraître un peu fou, mais ce que vous écrivez en ce moment a ouvert des portes sur un monde dont vous ignorez tout, jusqu'à son existence.

- Je suis perdu, là !

- Je n'ai peut-être pas été assez convaincante, aussi, je vous demande de me faire confiance et de faire exactement ce que je vous dirai.

- Mais je ne peux pas commettre un meurtre !

- Vous serez le seul à le savoir.



CHAPITRE 3

Entrée en "dématrière"

Les champignons de Jacques avaient du mal à passer. Non pas que son dîner fut de mauvaise qualité, ou que les champignons eussent été avariés, mais la teneur de son entretien avec Alicia l'avait retourné.

Ils s'étaient quittés en fin de soirée, après un repas sobre et plutôt agréable malgré les frustrations de l'invité. Le romancier était rentré chez lui avec la promesse de revoir bientôt l'étrange femme. Cette fois, elle n'avait ni soudainement disparu, ni effectué de tour de prestidigitation. Mais certains détails qui auraient dû attirer l'attention de Jacques lui avaient échappés.

Sa nuit fut agitée, il ne trouva pas le sommeil, ni non plus d'inspiration pour son roman. Il se rendrait peut-être bientôt complice d'un crime, peut-être même en serait-il coupable sur une incitation des plus improbables. Non, décidément, il n'était pas de cette trempe et surtout, ne répondrait pas à un appel aussi insensé. D'ailleurs, pour quelle raison et que risquait-il à ne pas le faire ? Et puis, tout cela était-il bien réel, n'avait-il pas trop travaillé et n'était-il pas dans un cauchemar dont il allait se réveiller ?

Autant de questions qui, précisément, le ramenaient inéluctablement à cette indéniable preuve que tout était bien fondé : il ne dormait pas. Alors, il lui vint une autre explication : qu'Alicia soit folle. Peut-être une de ces demeurées qui, fans d'un artiste, fut-il romancier, commentent des exactions au nom d'un fanatisme exacerbé pour leur idole.

Le soleil se leva sans qu'aucune accalmie ne soit venue soulager la torture psychologique de Jacques. Ce matin là, la cafetière débita dose après dose, à en écœurer le malheureux zombie qui les ingurgitait sans même plus en sentir l'amertume.

Il s'affala dans son canapé et réalisa qu'il n'avait pas fermé sa porte en rentrant. Les volets étaient encore ouverts eux-aussi. Son moral avait tellement été entamé qu'il en avait perdu le sens

pragmatique qui automatisait ces gestes quotidiens. Il s'envoya une claque, comme pour se réveiller et s'auto-flageller pour ses manquements. *La récréation a assez duré !* se dit-il. Maintenant, il fallait qu'il se remette au travail, il s'y était engagé auprès de son ami éditeur.

Mais avant de se mettre devant son clavier, il s'octroya une petite escapade en allant flâner dans sa rue, histoire de prendre l'air. Comme il était tôt, la plupart des commerces étaient encore fermés et la rue peu encombrée. D'ici quelques heures, bouchons et klaxons auraient bientôt remplacés ce calme relatif du 20^{ème} arrondissement.

Il fit une incartade à son régime alimentaire et s'arrêtant dans une boulangerie d'où il sortit en mordant goulûment dans un croissant au beurre encore chaud.

Annabelle obsédait ses pensées. Quel était le rapport entre son personnage de fiction dans une histoire en cours d'écriture et celle qui prétendait connaître le contenu de son ébauche. Même le synopsis n'était pas figé, alors comment pouvait-elle en savoir aussi long ? Il se décida alors à se replonger dans la lecture de ses premiers jets afin d'y trouver une potentielle réponse.

Les doigts encore gras du croissant trop beurré, il s'installa à son bureau et sortit les notes manuscrites, les bouts de nappe, son calepin afin de rassembler le maximum d'informations. Soudain, il eut une illumination : Et si Alicia n'avait pas, tout bonnement, trouvé une de ces notes laissée par inadvertance sur une table de café ?

Mais non, l'hypothèse limitait les connaissances que la belle aurait pu récolter de cette manière. Or elle en savait bien plus que ce qui aurait tenu sur quelques centimètres carrés de nappe en papier.

Un courriel entra dans sa messagerie :

- Je vous rappelle que vous avez une mission. Trêve de croissants et de supputations, il faut vous mettre au travail !

Jacques ne fut même pas surpris. Il aurait pu se demander de quelle manière il était observé. Mais non ! Il était à court d'idée, il ne savait pas comment réagir, ni surtout que répondre à cette injonction.

Bien sûr qu'il était déjà au travail, mais il lui fallait passer par une plongée rétrospective dans ses brouillons.

Il poursuivit donc sa relecture en cherchant des pistes pour dompter la situation.

Et l'idée lui vint de piéger l'inconnue. Il posa les deux mains sur le clavier de l'ordinateur, ouvrit le brouillon de son roman et écrivit :

La rencontre, plutôt sympathique, n'en restât pas moins énigmatique, le policier cherchait la faille chez son interlocutrice. Il s'attendait à tout moment à lever le voile sur la supercherie. Elle avait prouvé par le passé qu'elle était capable de tromper ses adversaires et même avec une certaine habileté. Mais le commandant Jonas était-il un adversaire ? Un partenaire ? Une marionnette qu'Annabelle manipulait avec machiavélisme ?

De nouveau, le signal l'alerta de l'arrivée d'un message :

- Qu'est-ce que tu fais ? Le chrono tourne et tu te poses beaucoup trop de questions. Réserve-les pour plus tard, quand tu seras entré dans le vif du sujet.

Cette fois, son amour propre ayant été atteint, il répondit d'instinct :

- Mais que dois-je faire ?*
- Comme ça !*

Soudain, l'écran sembla changer d'aspect, il prit des couleurs moirées et sortit des limites du cadre de l'appareil. Jacques recula instinctivement, mais la lumière envahit toute la pièce et il perdit pour un instant la vision de tout ce qui l'entourait.

Quand le flou s'estompa au profit de formes plus distinctes, il se retrouva assis face à Annabelle. Ou bien était-ce Alicia ? En fait, il ne comprenait pas ce qui se passait.

- Bienvenue dans le monde que tu as créé.*

Pas de doute, c'était bien la voix de son hôte du restaurant. Il effectua un balayage de son environnement, puis lui demanda :

- Où sommes-nous ?*

Jacques, décontenancé, faisait un tour d'horizon de la pièce où il se trouvait. Elle était dépouillée, les murs uniformément blancs. Seul un immense miroir tapissait le mur sur sa droite. A l'opposé, une porte close. Au milieu de ce décor lugubre, une table et deux chaises. Il en occupait une, tandis que Alicia - ou était-ce Annabelle ? - occupait l'autre. Elle avait les doigts croisés et les poignets menottés. Ses yeux perçaient le regard de Jacques qui identifia alors la scène. Mais avant qu'il n'ait pu prononcer un mot, c'est son vis-à-vis qui parla :

- Eh oui "commandant Jonas", vous êtes bien dans la salle d'interrogatoire que Jacques Tisserand a créée.

La voix de la femme, quelle qu'elle soit, avait changé. Elle ne résonnait plus comme la voix caverneuse et robotique de l'instant d'avant. Il prit peur. Elle sourit :

- Nous y voilà, tu vas enfin m'écouter !

Jacques alias Jonas tremblait. Ses mains étaient comme scotchées à la table et il sentait chaque fibre nerveuse de son corps en agitation jusqu'à l'extrémité de ses doigts.

- Mais enfin, que m'arrive t-il ? Je rêve ?

- Non, tu es à présent exactement là où je le souhaitais, car c'est ici que j'ai besoin de toi pour l'instant.

A ce moment, la porte s'ouvrit. Un homme jeune, grand et plutôt "propre sur lui" comme l'aurait décrit l'auteur apparut dans l'encadrement :

- Tout va bien commandant ?

- Euh, j'ai besoin de prendre l'air, vous pouvez prendre ma place ?

- Si vous voulez... Et l'homme s'assit en face d'Annabelle.

Avant de refermer la porte derrière lui, Jacques écouta le début de l'échange :

- Bien, reprenons madame Coster. Où étiez-vous hier soir ?

- Je l'ai déjà dit, j'ai dîné avec un homme prénommé Jacques dans un restaurant rue Vignolet.
- Ce même Jacques qui a disparu hier soir, c'est bien ça.
- C'est vous qui le dites, je ne l'ai plus revu depuis ce repas.
- Personne d'autre non plus apparemment !
- En quoi ça me concerne ?
- On verra ça plus tard, pour l'instant, contentez-vous de répondre à mes questions.

Jacques avait tout entendu et, une nouvelle fois, son cerveau était embrouillé par ce qu'il venait d'entendre. Il lui sembla être entré dans un tourbillon de dédoublement de personnalité dont Annabelle était l'instigatrice. Il se sentait manipulé.

Il se souvint alors de ce qu'il avait commencé à rédiger juste avant de se retrouver dans cette situation : *"Mais le commandant Jonas était-il un adversaire ? Un partenaire ? Une marionnette qu'Annabelle manipulait avec machiavélisme ?"*

Un sentiment étrange de déjà vu lui fit parcourir un frisson dans l'échine. Son esprit se troubla et il faillit perdre conscience, mais se rattrapa bien vite à un distributeur de café qui trônait dans le couloir où il se trouvait.

Autour de lui, des gens s'affairaient. Ce couloir grouillait de gens qui allaient et venaient. Certains le saluaient. Il posa son regard sur une pendule accrochée au mur, elle indiquait 10h15. Selon ses souvenirs encore confus, il était environ 9h30 lorsqu'il s'était attablé devant son ordinateur. Cela faisait donc trois quart d'heure qu'il était là.

- Un café chef ?
- Euh, oui, volontiers, merci.

L'offre de son supposé subordonné arrivait à point nommé. Le café fut son refuge pour ne pas sombrer dans une forme de léthargie démentielle. Il remercia l'autre tout en se délectant du précieux liquide.

Alors, il retourna vers la pièce d'interrogatoire et y entra. Sur fond du miroir sans tain qui lui faisait face, son jeune collègue se tourna vers lui :

- Rien à faire, elle reste sur sa position.
- Merci, je vais m'en occuper.

Là-dessus, l'autre troqua à nouveau sa place et sorti de la pièce.

Il y eut un long moment de silence. Puis Annabelle prit l'initiative du dialogue :

- Ce café était bon au moins ?
- Comment savez-vous que j'ai bu un café ?
- Oh, là, ce n'est pas dur, vous vous en êtes mis sur la chemise, répondit-elle tout en désignant la tache d'un coup de menton.

Nouvelle surprise pour lui : il se souvenait avoir enfilé rapidement un sweet-shirt pour remplacer son complet froissé de la veille. L'image était même assez claire dans sa tête. Il était rentré accablé de sa rencontre avec Alicia, s'était affalé tout habillé sur son canapé et, constatant les dégâts sur ses vêtements tout fripés, avait revêtu le premier sweet de la pile. *Il était même gris !* se souvint-il.

Mais, à présent, il était vêtu d'une chemise qui avait dû être d'un blanc immaculé avant que le café ne dessine une tache beige sur le devant.

Vexé, il s'apprêtait à se lever pour nettoyer la tache, mais l'autre l'interpella :

- Tu n'as pas besoin de la changer. Dans moins de dix minutes, tu vas passer cette porte, et ton principal souci ne sera plus ta chemise. Je ne serai plus là pour te guider, alors écoute-moi attentivement.

Lorsque tu auras franchi cette porte, laisse-toi guider par cette seule ligne de conduite : tu dois trouver la prochaine issue. Je ne sais pas combien tu devras en trouver, c'est à toi de chercher. Toi seul connais le chemin qui te conduira vers ta réalité, celle où tu t'appelles

Jacques Tisserand, alors crois-moi, tu n'as pas d'autre choix que de me croire.

- ...

- Maintenant, lève-toi et sors !

La fermeté et l'autorité avec laquelle cette injonction lui avait été administrée étaient sans appel. Le tutoiement soudain employé par Annabelle eut un effet de froideur tel que même le supposé flic ne le releva pas. En d'autres circonstances, il eut tôt fait de renverser la situation, mais pas là.

Sans un mot, Jacques s'exécuta, prit la poignée de la porte dans sa main, bascula fébrilement la clenche et tira le battant à lui.



CHAPITRE 4

Derrière la porte

Comme une bouffée soudaine de chaleur, Jacques prit sa vision soudaine en pleine figure. Disparus le couloir, la machine à café, les gens circulant d'un bureau à un autre. L'horizon était une steppe déserte faite d'une végétation desséchée s'étendant sur une plaine sans vie.

Il se retourna, la salle d'interrogatoire et son occupante avaient disparus. Un brouillard d'une blancheur insupportable le contraignit à détourner son regard vers cette terre hostile. Il se surprit à avoir gardé la pose, main à hauteur de la ceinture pour tenir une poignée de porte qui n'existait plus que dans sa mémoire, tout comme la porte.

Alors, lui revinrent en mémoire les détails de l'endroit qu'il venait de quitter : la salle, son miroir sans tain, la table, son collègue, Annabelle et jusqu'au couloir et la machine à café. Il se souvint même de détail comme ce que chacun avait dans les mains lorsqu'il les croisa dans ce couloir. Et alors que personne ne pouvait l'entendre dans ce désert, il s'écria :

- mais ... c'est ce que j'ai écrit !

Le roman qu'il avait commencé à écrire reflétait trait pour trait le décor dans lequel il venait d'évoluer. Depuis plusieurs semaine qu'il l'avait laissé à l'abandon, faute d'inspiration, il en avait presque oublié ses propres descriptions. Mieux que ça, l'environnement exact qu'il avait imaginé sans le transposer dans son roman était précisément celui qu'il venait de voir.

Jacques tenta de se remémorer pourquoi Annabelle s'était retrouvée menottée dans une salle d'interrogatoire de la police. Dans ses souvenirs confus, elle était supposée avoir tué et fait disparaître le corps d'un homme avec lequel on l'avait vue dîner dans un restaurant. Là où l'affaire se compliquait pour lui, c'est qu'il s'agissait précisément du même endroit dans lequel il avait rencontré Alicia. Celle-là même qui prétendait n'être autre qu'Annabelle.

Et si c'était vrai ? Se dit-il.

Mais pour l'heure, il était au milieu d'une plaine, perdu au milieu de nulle part. Il faisait chaud et malgré lui, il se mit en marche droit devant lui, sans savoir où aller réellement. Tout autour de lui, y compris de l'endroit d'où il venait, une végétation pauvre et majoritairement desséchée tapissait le sol.

La présence de ces restes de plantes indiquaient qu'il n'était ni dans un désert subtropical, encore moins polaire. L'absence de montagnes et d'humidité excluait la proximité d'un littoral et les déserts cachés dans les chaînes montagneuses. En procédant par élimination, étaient exclues la savane, toundra, pampa sur américaine. Restaient les grands desserts continentaux. Ce paysage lui rappela la steppe évoquée dans l'un de ses romans.

- L'omission du tsar ! s'écria-t-il à voix haute.

Ce titre lui revint comme un boomerang et il repensa à toutes les recherches qu'il avait menées pour illustrer son histoire de détails. Ils devaient relier les éléments d'une intrigue débutant sous le règne de Ivan IV dit "le Terrible" au 16^{ème} siècle et s'achevant dans les milieux de la mafia russe dans le milieu des années 1980.

Si l'extraordinaire et improbable version d'Alicia était vraie, Jacques était en train d'évoluer dans l'un de ses romans. Il était donc au cœur de la steppe de Russie aux alentours de 1983. Et l'un de ses personnages s'était effectivement retrouvé errant dans un tel paysage.

Seulement, voilà, dans sa confusion, Jacques ne se souvenait plus de l'issue de l'histoire. L'avait-il seulement achevée et terminé son roman ? En tous cas, il n'avait pas du être un best-seller.

Et soudain, il entendit un bruit. Un son sourd et persistant, s'amplifiant même graduellement. Non seulement cela se rapprochait, mais le son se faisait plus distinct, plus identifiable : c'était un hélicoptère en approche.

L'homme assis à côté du pilote lui fit signe de descendre.

- Reste en dessous de la couverture des radars.

- Je suis trop bas, les herbes et le sable peuvent étouffer la turbine.

- OK, OK, fit l'autre résigné

- De toute façon, le voilà dit le pilote en pointant une silhouette sur l'horizon.

- Préparez-vous ! répondit son voisin en s'adressant aux deux autres passagers de l'appareil.

Aussitôt, ils se saisirent d'armes à feu et chaussèrent des lunettes opaques. Celui qui semblait être leur chef fit de même.

L'hélicoptère se cabra, ralentit fortement et ses pales soufflèrent poussière de sable et paille mélangés loin alentour.

Jacques se recroquevilla et tourna le dos à cette tempête soulevée par l'atterrissage de l'engin.

Le son de la turbine alla décroissant et le rotor ralentit aussitôt.

Lorsque la nuée s'éclaircit, l'hélicoptère poussiéreux apparut comme un cheval sauvage qu'on aurait calmé. L'image des cavaleries en approche, puis qui s'arrêtent devant leur objectif vint à l'esprit de Jacques.

Quand les pales eurent fini de soulever tout ce qui pouvait l'être, les portes de l'habitacle s'ouvrirent. Trois hommes costumés en descendirent et s'approchèrent de lui, l'air menaçant. L'un d'eux s'avavançait en tête suivi par les deux autres, mains sur la crosse de leurs armes automatiques.

Et lorsqu'ils furent à portée de voix :

- Privet, ty frantsuz ?

- Je ne comprends pas, répondit Jacques.

Dans un français approximatif et avec un fort accent russe, l'autre reprit :

- Tou es lé français ? Sylvavian ?

Sylvain, oui, c'est ça ! se souvint subitement Jacques et il confirma :

- Oui, je suis Sylvain.

Puis, habité par une soudaine intuition, mêlée d'un polyglottisme qu'il ne se connaissait pas, il continua à s'adresser à son interlocuteur en langue slave. De sorte que l'autre sembla rassuré et fit signe à ses acolytes que tout allait bien et qu'ils pouvaient se détendre.

- Viens l'ami, tu dois être assoiffé dans ce trou.

L'invitation cordiale à embarquer dans l'hélicoptère fut aussitôt acceptée. D'ailleurs, Jacques alias Sylvain avait-il le choix ?

L'appareil, de taille moyenne, semblait récent. Avant d'embarquer, Jacques remarqua des appendices latéraux qui ne laissaient aucun doute sur leur destination : Il s'agissait de supports d'armes tels qu'il en avait déjà vu sur des hélicoptères de combat dans des reportages TV lors de conflits armés. Il n'en fut que plus inquiet quant-à ses accompagnateurs.

Pourtant, après que tous soient montés à bord, celui qui semblait être le chef et qui s'était installé à ses côtés, se montra convivial. Il ouvrit une sorte de glacière et en sortit une bouteille de forme carrée, ainsi que deux verres.

- Tu es tombé assez près du point de rendez-vous, tu as bien caché le parachute ?

- Bien sûr, répondit l'hôte sans hésiter.

- Bien ! Maintenant trinquons !

Et il lui tendit un verre qu'il remplit aussitôt avant de faire de même avec le sien.

- V nash biznes ! [à nos affaires]

- Khorosho. [d'accord]

- Pas question de jeter nos verres ici, ajouta l'autre en riant bruyamment.

Jacques se contenta de sourire et attendit la symbolique équivalente à la collision entre les deux verres en signe de trinquée. Mais, avalant d'un trait le contenu de son propre verre, son voisin venait de s'affranchir de cette convention.

L'alcool fort brula le gosier de l'invité qui eut de la peine à se retenir de tousser. Il fallait donner le change en ne montrant aucun signe ni de faiblesse, ni surtout d'égarement. Il l'avait compris dès lors que son histoire sembla crédible à son comité d'accueil. Aussi, il tenta de garder la main et la confiance de l'homme.

Etait-il sensé connaître son identité ? A cette question, la réponse lui arriva comme par miracle :

- Je suis Boris, c'est Alexis qui m'a envoyé te chercher.

Machinalement, Jacques fit un geste de salutation en levant son verre. Il le termina en ingurgitant une seconde rasade de ce qui aurait pu aussi bien être de la Vodka que n'importe quel carburant pour fusée spatiale, tant il avait le feu dans tout l'œsophage.

Le trajet dura environ deux heures. Le pilote rasait les dunes et les quelques rochers qui dépassaient çà et là, formant de petites collines à peine couvertes de végétation.

- La steppe eurasienne, vous n'avez pas ça à Paris n'est-ce pas ? Son guide improvisé semblait fier de lui montrer cette terre désertique s'étendant sur des kilomètres alentour.

- En effet, mais je connais des coins de France qui y ressemblent, ... en moins grand.

En disant cela, Jacques s'attira les rires complices de Boris qui voulu à nouveau remplir les verres, mais son hôte refusa poliment la deuxième tournée.

- Ainsi donc, je suis bien quelque part au centre de la Russie.

L'écrivain fouillait dans sa mémoire pour reconstituer le puzzle de son propre roman qui se déroulait sur ces terres. Boris en était l'un des personnages, Alexis aussi. Mais contrairement à son passé dans la vie réelle, il semblait découvrir les événements au fur et à mesure qu'ils se produisaient, comme s'il était en train de les écrire.

Il sombra dans un tourbillon où ses pensées, embrumées par l'alcool, se noyèrent dans un brouillard angoissant. Lorsqu'il fut sur le point de s'évanouir, Boris le ramena brusquement et involontairement à la réalité, du moins, celle du moment.

- On va se poser, nous sommes presque arrivés. Donne-moi ton verre.

Jacques le tenait encore serré dans sa main et le lui donna. Alors Boris remarqua qu'il était dans un état de somnolence.

- Ça ne va pas ?

- La fatigue, le voyage a été long.

- OK, rassure-toi, Alexis n'est pas là, il t'accueillera seulement demain, d'ici là, tu vas pouvoir te détendre et te reposer.

Le décor avait changé. Au désert avait succédé un paysage plus boisé. Jacques discernait même une vaste étendue d'eau à l'horizon. La mer, très probablement, se dit-il.

L'hélicoptère déposa ses passagers à distance des habitations, puis redécolla aussitôt avant de disparaître dans le ciel crépusculaire.

Une luxueuse berline arriva, prenant à son bord Boris et Jacques, tandis que les autres montèrent dans un 4x4 qui les escorta jusqu'aux abords de la ville.

- Sébastopol, tu connais ?

- Euh, non, que de nom.

- C'est plus facile ici, de faire des affaires qu'à Moscou. Il y a des passeurs grecs et les portes de l'Europe sont proches, c'est plus discret.

L'imbroglio était total pour Jacques - Sylvain. Que venait-il faire dans cette ville de Crimée et de quelles affaires parlait Boris ?

Les deux voitures montaient sur les hauteurs de la ville. A quelques centaines de mètres d'altitude, les embruns de la mer parvenaient à humidifier l'air, obligeant même le conducteur à mettre en route les essuie-glaces. L'atmosphère contrastait nettement avec l'air sec de la toundra.

Après quelques dizaines de virages et une montée qui sembla interminable, un édifice se détacha au milieu du relief. A son approche, le passager français écarquilla les yeux : une gigantesque villa trônait là, au milieu des rochers à peine cachée derrière des

arbres pour certains de type conifères, pour d'autres, typiquement méditerranéens.

L'unique route qui conduisait à ce lieu aboutit face à un portail qui s'ouvrit sur leur passage et se referma aussitôt que les deux voitures soient entrées dans l'enceinte de la propriété.

- *Question discrétion, ils repasseront*, se dit Jacques en se référant à l'avantage géographique précisé par Boris un peu plus tôt.

La villa était majestueuse et débordait de luxe depuis l'espace paysagé de son accès jusque dans ses murs. Son hôte guida le français jusque dans sa chambre. Il rencontrerait Alexis au matin. En attendant, comme un coq en pâte, l'invité pouvait profiter des fastes de la demeure, y compris la piscine dont une partie pénétrait même la bâtisse, ce qui en faisait un bassin semi-couvert.

Durant le repas, Boris questionna Jacques et ses questions l'embarrassaient. En effet, le supposé Sylvain n'apportait peut-être pas les garanties de fiabilité attendue par le milieu dans lequel il venait de s'introduire.

Mais ses réponses très calculées permettaient à Jacques de construire peu à peu un récit crédible qui semblait satisfaire à Boris et ses acolytes. L'esprit s'en trouvait détendu et les gardes du corps tout comme le russe étaient en confiance.

Cela était de bon augure pour la rencontre du lendemain.

Même si Jacques se retrouvait propulsé dans une histoire inimaginable, pour l'instant, elle lui était plutôt agréable. Il s'en contenta et sa nuit fut des plus paisibles.



CHAPITRE 5

L'assassin

Comme l'aube pénétrait les carreaux d'un soleil radieux, le fracas qui sortit Jacques de son sommeil le terrifia. Il lui sembla d'abord avoir franchi une nouvelle étape de son voyage tant l'atmosphère bucolique de la veille au soir s'était muée en un vacarme épouvantable.

Il ne lui fallu qu'une poignée de secondes avant de comprendre ce qui provoquait ces bruits. Dehors, c'était la débandade. Il vit passer des hommes qui traversaient l'immense jardin à l'arrière de la propriété en courant.

D'autres couraient dans les couloirs de la villa, parfois en bousculant un objet décoratif qui se trouvait au mauvais endroit. Une poterie de valeur se fracassa sur le sol de marbre blanc.

- *Qu'est-ce qui se passe ?* Se demanda Jacques.
- Tire-toi ! Intima un des fuyards.

Mais Jacques n'eut pas le temps de fuir, car déjà, au bout du couloir, la raison de cette soudaine agitation se dévoila. Une horde de policier en arme déboula dans le corridor. En un instant, ils arrivèrent à sa hauteur et deux d'entre eux le repoussèrent dans sa chambre sans ménagement.

- Ruki na golove !

Comme Jacques, chemise encore bâillante ne comprenait pas, un des deux policiers lui envoya un violent coup de la crosse de son arme en pleine poitrine. Il s'effondra à genoux et reçut un second coup sur l'épaule gauche. Il hurla de douleur, tandis que l'autre le relevait de force en l'empoignant par son bras endolori.

Glissant plus que marchant sur le sol marbré, Jacques se retrouva trainé par les deux policiers qui l'emmenaient à présent vers le hall d'entrée de la bâtisse.

Au milieu de la cohue, Jacques distingua Boris, le cuir chevelu ensanglanté, qui était, lui aussi, entraîné vers l'extérieur.

Sur le parvis, une armada d'hommes armés en uniforme cernait la propriété, certains encore en train de courser les derniers résistants. Des coups de feu éclatèrent, ce qui mit fin à cette pagaille.

Jacques se retrouva comme pris dans une nasse à poissons dont les mailles venaient de se refermer brutalement sur les occupants de la propriété.

Avec la même brutalité, ils furent embarqués dans des fourgons cellulaires et tenus au silence au bout du canon des armes pointées sur chacun d'eux.

Jacques eut le temps d'apercevoir une somptueuse limousine qui n'était pas là la veille et qui dénotait dans le paysage. Elle était en effet mal garée sur le gazon anglais, toutes portes ouvertes, comme si - et l'impression de Jacques était juste - elle avait été interceptée à son arrivée.

- *Alexis...* pensa t-il

Là encore, Jacques alias Sylvain voyait juste. Le chef mafieux avait été appréhendé dès son entrée dans la propriété et se trouvait à présent en route vers la ville, encadré de deux policiers à l'arrière d'une voiture. A la place du passager, un homme jubilait. Le commissaire Tybovsk venait de capturer l'ennemi public numéro un dans la mafia locale.

Gorgi interrompit son chef qui était en grande discussion téléphonique :

- C'est fait !
- Et le français ?
- Aussi.
- Préparez-vous à les accueillir !
- Bien major.

Il salua, comme de convention et tourna les talons.

Kansakrourov appuya aussitôt sur l'interphone et dit à sa secrétaire :

- Dites-lui de venir !

Quelques instants après cet appel, un homme pénétra dans son bureau. Il n'y eu là aucune formalité de salutation, la nationalité de Ruppert ne l'obligeait à aucune procédure de cet ordre.

- Vous m'avez demandé ?

- Oui, ça y est, le convoi est en route pour venir ici.

- Bien ... répondit Frantz Ruppert en souriant. Je vous félicite major, je crois qu'on va arriver à un compromis.

- Je l'espère.

L'échange semblait cordial, pourtant il y avait une défiance dans les propos et seul quelqu'un au fait de la situation pouvait en déceler la subtilité.

Comme en écho à ce dialogue, Jacques tentait de se concentrer sur le présent tout en reconstituant peu à peu l'histoire qui l'avait conduit jusqu'à ce fourgon de police russe. La trame de son roman "*L'omission du tsar*" établissait bien un lien entre une ramification de la mafia russe et son financement occulte hérité de fonds secrets ancestraux. Ceux-ci avaient été collectés autrefois par des dissidents au Tsar Yvan le terrible qui avaient orchestré un putsch finalement avorté à cause de l'infanticide dont le souverain s'était rendu coupable sur son fils.

Dans son roman, Jacques avait sommairement résumé l'origine de la fortune considérable qui était restée cachée durant des siècles avant de ressurgir comme une fontaine de jouvence pour alimenter le commerce illicite d'armes de guerre et les plateformes de la drogue locale.

Le patron d'une des branches les plus actives de la mafia russe tenait sa fortune et son pouvoir de ces fonds. Officiellement, il était revenu faire commerce en Crimée, mais dans la réalité, il avait été capturé en France.

Dès lors, le roman de Jacques devenait confus dans son esprit. Entre sa réalité d'auteur et ce qu'il vivait concrètement, il lui manquait des pièces du puzzle. Elles étaient en train de s'écrire en temps réel tandis que le coup de frein du fourgon le ramena dans le présent.

Un instant plus tard, il fut amené sans ménagement devant un policier et cela ne fut pas sans lui rappeler la scène d'interrogatoire qu'il avait eu quelques instants plus tôt avec Annabelle.

Dans un bureau voisin, son sort se jouait entre un commissaire russe et Ruppert, un émissaire intermédiaire allemand. Ce dernier avait été missionné pour effectuer un échange, comme aux grandes heures de l'espionnage durant la guerre froide.

- Vous avez Alexis, moi, j'ai votre Sylvain. Comment se passe l'échange.

- Alexis Zabesnk refuse l'extradition, vous le savez !

- Et les français ne feront pas le job, oui, ça je le sais aussi. Mais c'est la condition pour vous donner le passeur.

- Très bien, c'est ce qui était convenu, j'appelle le consul.

- Zabesnk n'a pas besoin d'arriver jusqu'ici, n'est-ce pas...

Kansakrourov ne venait pas de poser une question, mais d'affirmer que le trajet du mafieux comporterait un écueil infranchissable qui éviterait à la police russe un procès embarrassant.

Avec cet argument explicite, Ruppert pouvait s'entretenir avec les autorités chargées d'effectuer le transfert et de réaliser l'échange.

Depuis le bureau où il était interrogé, Jacques ignorait jusqu'à sa réelle identité et ce qu'il faisait dans ce qui ressemblait à un jeu de rôles. Il avait beau avoir écrit le début de ce récit, il ne savait pas comment en contrôler les arcanes depuis son parachutage de la veille.

Heureusement pour lui, aucun des hommes de main d'Alexis ne lui avait demandé de justifier de son identité. Il n'aurait pu prétendre à un rôle dont il ne connaissait même pas les enjeux.

Pour l'heure, il ne comprenait, ni ne voulait même s'intéresser au charabia que son interlocuteur lui débattait sans discontinuer depuis qu'il était assis sur son inconfortable chaise.

Soudain, la porte s'ouvrit. Un homme en uniforme soigné, bardé de médailles et affublé de galons étoilés fit son apparition dans l'embrasure. Aussitôt, son subalterne qui menait l'interrogatoire se mit au garde-à-vous.

- Demain, vous partez, mais cette nuit, c'est nous qui vous logeons monsieur "Sylvain" dit le major avec un ton ironique. Il fit signe à l'autre de le mener à sa suite. Au passage, Jacques croisa Frantz Ruppert qui lui fit un signe de tête qui se voulait rassurant. Même si Jacques-Sylvain n'avait pas compris, ce signe lui signifiait que tout était arrangé.

Après avoir parcouru un long couloir où, au fil des portes à droite et à gauche, il aperçut de temps à autre un des interpellés de la villa, Jacques fut littéralement projeté dans une cellule dont les seules ouvertures étaient celle du mur extérieur, trop haute pour voir dehors, et celle de la porte, qui se referma en coulissant dès qu'il fut enfermé.

Cette seconde nuit contrasterait avec celle du luxe de la villa, pensa t-il. Et, au bout de quelques heures, il s'endormit pourtant, épuisé.

Lorsqu'il fut réveillé par les tours de clé dans la serrure, il réalisa que le jour pointait par la petite fenêtre à barreaux. Il se redressa. Sur ordre gestuel de son geôlier, il se mit debout et s'approcha de la porte.

Avec toujours la même brutalité que la veille, il fut emmené vers un escalier qui descendait au niveau inférieur. Il y faisait sombre et il réalisa vite que les marches conduisaient en sous-sol.

Là, dans une sorte de caveau vouté où l'éclairage était aussi lugubre que sommaire, il fut agenouillé de force.

Dans l'ombre de la pièce, un corps gisait en position foetale. C'était Ruppert. Son crâne était posé dans une mare de sang.



Avant que le prisonnier ait le temps de réaliser, il entendit le bang de l'arme qui venait de le soustraire à son tour de ces lieux tout en provoquant une violente douleur à sa tête.

A l'instant même, alors qu'il se croyait mort, Jacques vit distinctement une silhouette se former dans son champ de vision. Un homme lui tendait la main.

- Tentative meurtrière réussie, n'est ce pas ?

A présent que Jacques était debout, au milieu d'un pré, entouré d'une dizaine d'hommes dont celui qui lui avait adressé ces mots. Il fut pris comme d'une soudaine ivresse :

"*Tentative meurtrière réussie*" était le titre de son second roman. Sur la couverture, son ami graphiste lui avait dessiné une illustration montrant une main tenant un pistolet braqué sur la tempe d'un homme dont on ne voyait pas le visage.

CHAPITRE 6

Le cheval de monsieur Pascal

A nouveau, Jacques se retrouvait plongé dans un environnement et au milieu de personnages qui, sans lui être connus, évoquaient quelque chose de familier.

- Vous vous êtes fait mal ?

L'homme était revêtu d'un costume très particulier que Jacques identifia rapidement : La bombe sur la tête, le gilet, la redingote huilée, tout indiquait qu'il était en présence d'un veneur de chasse à courre.

Les autres personnes, dont certaines portaient un cor en bandoulière, confirmèrent l'hypothèse.

- Heu, non, je ne crois pas.

Mais, tout en s'aidant de la poignée tendue, Jacques tituba et sentit son crâne endolori. Il repensa au coup de révolver, mais l'homme insista :

- Vous avez mal à la tête ? Il vous a sacrément désarçonné dites-moi !

Il évoquait un cheval que l'on était en train de ramener vers le groupe en le tirant par le licol.

Le scénario commençait à se reformer dans l'esprit du malheureux accidenté. Jacques accompagnait ces hommes et femmes qui avaient mis pied à terre après sa chute de cheval.

L'un d'eux s'éloigna de quelques enjambées et envoya un signal puissant avec son cor. Il était destiné au reste de la troupe, éparpillé dans les bois alentours. C'était le signal de la fin de chasse. Au loin on entendait les aboiements de la meute de chiens et, en écho au signal, une réponse sonore pour confirmer sa réception par l'autre groupe.

L'homme qui lui avait immédiatement porté secours proposa de "chevaucher à ses côtés pour rentrer". De peur que son cheval ne le

mit à nouveau à terre, on donna une nouvelle monture à Jacques qui se mit en selle, non sans aide et après que ses compagnons se soient assurés qu'il avait repris ses esprits.

- Vous ramènerez Epona directement au box de l'écurie, s'il vous plaît Victor ?

- Bien monsieur !

Il s'adressa au groupe :

- Nous reprendrons cette partie de chasse plus tard, nous rentrons !

Au petit trot, évitant les fourrés et arbres trop rapprochés, la dizaine de cavaliers rejoignit un premier sentier, puis un second, plus grand et déboisé. La forêt automnale était de toute beauté et Jacques savoura ce nouveau décor. Il s'imprégnait de l'instant avec apaisement après les heures difficiles qu'il venait de passer et qu'il avait encore en mémoire. Même la crinière de sa monture et les manches de sa veste étaient objets de contemplation, ses yeux étaient partout.

Il venait juste de découvrir son propre accoutrement et se dit qu'il lui seyait bien. Il apprendra plus tard qu'il était en tenue d'invité selon les codes vestimentaires de la vènerie. De fait, contrairement aux vestes et redingotes portées par son accompagnateur et quelques autres, la sienne n'avait pas de galons.

Dans la troupe, un regard plein de compassion, mais pas seulement, était posé sur l'infortuné cavalier. Le regard d'une femme discrète qui l'observait depuis son arrivée au manoir la veille au soir.

Le trajet dura une bonne demi-heure durant laquelle le paysage changea de la forêt colorée jusqu'à une clairière, longeant au passage des étendues d'eau entourées de roseaux.

- Je suis désolé de votre mésaventure monsieur Bastian. Je vous avais dit que ce cheval est capricieux.

- En fait, il refuse de se laisser monter. Seul monsieur de Maurant, et à l'époque, Clotilde, la "vicomtesse de Morlaix" - dit-elle avec suffisance - avaient ce "privilège".

La femme qui venait de compléter les propos du cavalier de tête n'était autre que son épouse, Florence de Maurant. Jacques l'ignorait encore et apprenait, ou réapprenait plus exactement, les noms des personnages qu'il avait lui-même placés dans l'intrigue où il s'était une nouvelle fois retrouvé imbriqué. Ici donc, il se faisait appeler monsieur Bastian-Germont, Jérôme de son prénom. Pour le moment, il ne se rappelait plus ni quel était son rôle dans son roman "*Le cheval de monsieur Pascal*", ni qui était ce Pascal. Mais, comme à l'étape précédente, il espérait bien que la suite le lui ferait découvrir.

Le cortège arriva en vue d'un superbe manoir. On l'apercevait de 3/4 car l'arrivée du chemin forestier était en arrière du petit château. Un étang de taille moyenne complétait le somptueux décor d'une immense propriété.

Sur sa droite, Jacques aperçut Victor, qui, étant arrivé par une autre percée dans les bois, conduisait le cheval Epona à l'écurie posée en contrebas de la bâtisse principale. Il se souvint que c'était le nom de la déesse celtique et gauloise des cavaliers.

Une véritable exposition de voitures que Jacques estima "de collection" garnissait l'allée entourant le manoir. Tandis qu'une partie des chasseurs quittait le groupe pour rejoindre les écuries, cinq d'entre eux parmi lesquels comptaient le meneur de la troupe qui avait relevé Jacques alias Jérôme après sa chute et la femme qui l'accompagnait contournèrent le parc automobile pour s'arrêter au pied d'un escalier. Ses marches de pierres blanches menaient à une splendide porte où attendait un homme.

Voyant arriver les cinq écuyers, il descendit les marches, venant à leur rencontre. Il remarqua immédiatement les traces de terre et d'herbe sur le manteau de Jérôme et dit avec empathie :

- C'est un cheval difficile, je vous avais prévenu. Seule ma fille pouvait se mettre en selle sur son dos. J'espère que vous ne vous êtes pas blessé ?

- Ça ira, le rassura Jacques.

- Damien, tu devrais emmener notre invité se changer dans la penderie.

- Je m'apprêtais à l'y accompagner, père.

Ainsi donc, le septuagénaire en habits de noblesse était le père du veneur, sans doute même le maître du domaine.

- Vous resterez pour déjeuner, cher Jérôme, n'est-ce pas ?
- Euh, volontiers monsieur.

- Allons, appelez-moi Pascal, ce sera plus cordial. Et vous ma chère, vous êtes attendue au salon rose après que vous vous soyez changée, bien entendu.

Pascal ! Voilà donc le propriétaire d'Epona, cette majestueuse monture dont d'aucun affirmaient que seule Clotilde était en mesure de se hisser sur sa selle sans être désarçonnée. La femme était-elle cette Clotilde ? Certainement que non, sans quoi c'est elle qui aurait enfourché le canasson.

Les deux autres hommes qui les avaient escortés mirent pied à terre eux aussi. Bardés de leurs cors lustrés, ils gravirent les marches à la suite des autres. Jacques eut l'impression de participer au festival de Cannes, même si l'escalier était exempt de tapis rouge et de photographes.

Il suivit le fils de Pascal qui lui présenta une garde-robe suffisamment garnie pour qu'il y trouve un vêtement à sa convenance et le laissa seul pour qu'il puisse se changer.

Outre les salissures résultant de sa chute, Jacques s'était écorché au coude et sa redingote était déchirée. Sous la veste longue, sa chemise brodée avait subi le même sort. Il se débarrassa de l'une comme de l'autre et analysa l'état de la peau de son coude en vrillant son bras.

- Il faut soigner ça, dit une voix féminine derrière lui. Il sursauta, n'ayant pas entendu la femme entrer dans la pièce.

Encore vêtue de son uniforme de chasseresse, celle qui l'avait escorté aux côtés du fils de Pascal jusqu'au château se tenait dans l'embrasement de la porte. Souriante et malicieuse, elle caressait lentement la cravache qu'elle avait gardée en mains après être descendu de sa monture. Jacques, torse-nu était embarrassé par cette

intrusion incongrue dans la garde-robe où il aurait pu tout aussi bien s'être entièrement dévêtu.

- Vous pourriez, euh, ... (il lui faisait signe de fermer la porte qui donnait sur le couloir).

Elle s'exécuta, mais resta à l'intérieur, contrairement à ce qu'avait espéré Jacques. Il fit mine de se rhabiller.

- Allons, je vous ai dit qu'il fallait nettoyer cette plaie, et puis, vous ne voudriez pas tacher des habits propres n'est-ce pas ?

Elle s'approcha, posa sa bombe et sa cravache sur une chaise, puis examina la plaie et passa par une petite porte qui communiquait avec une pièce mitoyenne. Elle revint un instant plus tard avec quelques accessoires de pharmacie destinés à panser l'éraflure.

Jacques, ou Jérôme dans l'univers de cette femme, se laissa soigner par les mains délicates de la belle. De manière insidieuse, elle profitait de chaque seconde pour aguicher le blessé. Mais il ne se laissa pas entraîner sur son terrain et retira son bras dès que le pansement fut en place. Il se rua sur la première chemise à sa portée en signe de réprobation.

- Celle-ci vous ira mieux, dit l'infirmière du moment en lui tendant un cintre garni d'une magnifique chemise blanche.

Déconcerté, mais obéissant, il l'enfila, tandis qu'elle poursuivait en lui proposant de compléter son habillage par ci une cravate, là un gilet et enfin pantalon assorti à une veste qui finirait le costume.

- Maintenant, je vous prierai, madame ...

- Flo, vous pouvez m'appeler Flo, Florence, c'est tellement "convenu".

- Eh bien, Flo, merci de me laisser me changer à présent. Et comme elle s'entêtait à rester là, il ajouta : ... seul, merci !

Elle sortit, non sans un sourire moqueur et en ayant ramassé ses affaires au passage.

Jacques était consterné : Maintenant qu'il avait identifié cette femme, sachant qu'elle n'était pas la fille de Pascal de Maurant,

Clotilde, elle ne pouvait être que sa bru, Florence de Maurant. Il trouva donc son attitude déplacée alors même que son époux était dans les murs. Il n'était pourtant pas au bout de ses surprises.

Il termina sa toilette en se regardant dans un miroir. Il eut un choc en se découvrant rajeuni de plus de 20 ans. Il comprit instantanément que son réveil dans le pré l'avait projeté dans une autre époque en même temps qu'un autre lieu. C'était cohérent avec le récit de son roman, mais il était étonné de l'impact que cet étrange voyage avait sur lui. Cette cure de jouvence inattendue ne fut pas pour lui déplaire, et il se trouva élégant et même, un peu fringant.

A peine se fut-il arrangé qu'il se rendit dans le couloir et se mit en quête d'un guide pour l'orienter vers ses hôtes. Alors qu'ils se croisèrent, un des deux cavaliers qui étaient allés jusqu'à l'escalier avec eux le lui proposa.

- Excusez-moi, je n'ai pas retenu qui vous êtes.
- Germain Clairisse, frère aîné de Florence.
- Mmmm, je vois maintenant, merci bien.

Les présentations leur permirent de rejoindre un salon où les attendaient déjà une vingtaine de personnes. Jacques reconnut quelques visages qui comptaient parmi les cavaliers de l'après-midi. Les femmes étaient plus nombreuses et il en déduit que la plupart étaient les épouses des chasseurs. La pratique de la vénerie n'était pas l'apanage des femmes et seules quelques-unes avaient fait partie de l'équipage, ainsi qu'on nommait le groupe dans leur vocabulaire. Parmi elles, Florence de Maurant, bien sûr, mais aussi deux autres dames ou demoiselles que Jacques n'avait pas encore identifiées.

Pascal de Maurant accueillit les deux nouveaux arrivants en leur proposant d'emblée un verre. Le salon était meublé de quelques tables basses entourées de fauteuils et Pascal les invita à s'asseoir. Il commença quelques présentations à ses invités en commençant par son fils, Damien, puis Germain et Julien, beaux-frères de Damien. Il poursuivit son petit tour de table jusqu'à Jacques :

- Jérôme Bastian-Germont à qui j'ai abîmé la voiture sur le parking de Longchamp la semaine dernière. Pascal riait de sa propre maladresse et ajouta :

- Je l'ai invité à notre chasse après que nous ayons longuement échangé sur nos passions, en plus des coordonnées de nos assureurs, bien entendu. Il rit à nouveau, ravi de sa tournure en dérision de l'incident.

Jacques l'enhardit et répliqua :

- Epona est bien assuré, lui aussi ?

Tous éclatèrent de rire. Mais au fond de lui, Jacques était agacé, ce milieu bourgeois ne lui convenait pas, pas plus que l'humour désinvolte qui semblait ravir les autres.

Mais les rires se turent subitement, remplacés par un "Ohhh" admiratif généralisé. Tous les invités s'étaient tournés vers la porte. Florence de Maurant venait de faire une entrée remarquée, vêtue d'une robe à la fois élégante, raffinée mais terriblement provocante par ses ajustements. Elle moulait littéralement les formes avantageuses de la jeune femme, et, ainsi que la mode vestimentaire d'actualité venait d'en changer les codes pudibonds, extrêmement courte.

De fait, les regards restèrent figés sur la créature digne d'un défilé de mode qui venait faire tourner les têtes des uns et susciter la jalousie des autres.

Décidée à faire diversion, Brigitte de Maurant, jusque là restée discrète, l'invita à forte voix à rejoindre sa table. Florence, obéit à l'appel de sa belle-mère. Elle traversa le salon en posant soigneusement chacun de ses pas, perchée sur ses escarpins d'une blancheur immaculée. Au passage, ses doigts frôlaient le dossier de tel ou tel invité, comme pour se faire encore plus désirer.

Le calme succéda au brouhaha puis les conversations reprirent. Monsieur Pascal n'avait manifestement pas apprécié cette turpitude qui le mettait mal à l'aise. Il tenta de faire bonne figure devant ses invités, mais ses rires avaient fait place à un silence confus. Jacques

tentait d'analyser cette situation ubuesque quand le père de Maurant se leva et quitta le salon.

- J'ai à te parler ! Dit-il sèchement à son fils Damien en passant à côté de lui. Celui-ci lui emboîta le pas, assez discrètement pour qu'on ne remarque pas explicitement la scène.

A la table voisine, Brigitte semblait, au contraire, très satisfaite de la situation. Quant-à Florence, elle n'affichait que désinvolture et un évident mépris pour celles et ceux qui médisaient sur son attitude.

La soirée s'annonçait glaciale. Les deux frères de Florence buvaient leur cocktail sans un mot, ce qui laissa Jacques à l'abandon. C'est à ce moment qu'une femme s'approcha de leur table, profitant des places laissées vacantes.

- Je peux ? Fit-elle en empoignant le dossier de la chaise voisine de celle de Jacques.

- Certainement.

Elle réussit en quelques secondes à réchauffer l'atmosphère et rendre leur langue aux deux frères. A l'inverse de la sulfureuse Florence, elle était sobrement et élégamment habillée d'un tailleur chic et de couleur unie.

- Vous étiez de la partie de chasse, je crois ?

- Oui monsieur Bastian. Vous êtes-vous remis de votre chute ?

- Oui, merci, je me suis juste un peu écorché le bras.

Julien présenta la nouvelle arrivée :

- Mademoiselle Coster travaille pour le notaire des Maurant. Il n'est pas là aujourd'hui, mais participe souvent à nos parties de chasse.

- Et vous vous connaissez ?

- Oui, car notre sœur Florence et son mari sont également clients de l'étude et, par extension, moi aussi.

- Mademoiselle Coster, ... votre nom ne m'est pas inconnu. Jacques creusait dans ses méninges pour retrouver ce nom.

- Je ne suis pourtant pas à l'étude de maître Travier depuis bien longtemps.

- Je ne sais pas, confusion peut-être, mais je vous aurais reconnue, votre visage ne s'oublie pas.

Germain, qui avait compris qu'ils étaient de trop, invita son jeune frère à aller remplir leurs verres. Ils quittèrent la table, laissant Jacques seul avec celle qu'il venait de flatter.

- Vous connaissez bien la famille Maurant ?

- Assez bien, oui, répondit-elle laconiquement. Mais comme si elle s'était rendu compte de la frustration que pouvait procurer sa réponse, elle compléta :

- Vous savez, quand on a le nez dans les dossiers d'un notaire qui a presque tout vécu aux côtés d'une telle famille, on s'imprègne vite de choses très personnelles. Je me garderai bien évidemment d'en parler, mais, ça aide !

- Et Julien ?

- La famille Clairisse est proche des Maurant, disons que j'ai appris à les connaître assez rapidement. Julien en particulier, puisqu'il est client de l'étude.

- Florence ne l'est-elle pas, elle aussi ?

- Si, bien sûr, mais pas sous son nom de jeune fille. Et puis, c'est son mari qui a ouvert quelques dossiers chez maître Travier.

- Vous étiez où avant de travailler pour lui ?

- C'est un interrogatoire ?

- Pardon, je ne voulais pas... excusez-moi mademoiselle Coster.

- Annabelle, lui lança t'elle avec un large sourire.

Le sang de Jacques sembla se figer dans son organisme: Annabelle Coster, la femme du commissariat, celle qui, dans la vraie vie se faisait appeler Alicia.

Dans un réflexe précipité et maladroit, il murmura :

- Alicia ?

- Euh... non, répondit-elle en riant entre ses lèvres, Annabelle ...
- Oui, c'est stupide, désolé.
- Venez, suivez-moi, je vais vous montrer quelque chose. Sur ces mots, elle se leva, posa son verre et se fraya un chemin vers la porte de sortie, suivie de Jacques, qui ne savait plus très bien s'il était Jérôme, son personnage, ou lui-même, émoustillé de surcroît par la grâce de cette belle femme.



CHAPITRE 7

Quand j'étais morte

Une fois à l'extérieur, elle prit une bouffée d'air à pleins poumons.

- On respire mieux ici. Puis contemplative : Comme le ciel est magnifique et le soleil radieux !

- En effet.

- Parlez-moi de vous. Comment avez-vous connu monsieur de Maurant ?

- Un banal accrochage sur un parking. C'est monsieur Pascal qui m'a proposé cette journée, en dédommagement complémentaire à celui nos assureurs...

Et, après avoir marqué une petite pause :

... Mais je dois dire que ses proches sont... surprenants. L'épouse du fils, en particulier.

- Que savez-vous d'elle ?

- Pas grand-chose, si ce n'est qu'elle a l'air assez extravertie... J'ai l'étrange sentiment qu'elle n'est pas, comment dire,... accordée au fils Maurant. Mais au fait, savez-vous pourquoi on évoque sa sœur au passé ?

- Il faut que je vous raconte quelque chose Jérôme, vous n'êtes pas là par hasard savez-vous et je vais avoir besoin de vous.

- ... ?

- Vous êtes étranger à ces deux familles et j'ai une mission à vous confier, une mission de confiance.

- Je ne comprends pas.

- Ça viendra, ... Et tout en disant cela, elle tendit la main pour empoigner la sienne, non pas comme on salue quelqu'un, mais pour l'emmener en promenade et l'entraîna vers les écuries.

- Dites-moi, Julien, c'est juste une connaissance de travail ? Il risque de ne pas aimer notre balade.

- Julien n'est pas un chasseur de gibier, il ne chasse que le jupon. D'ailleurs, à cette heure-ci, il doit être en train de se vendre auprès de l'autre cavalière qui nous accompagnait.

- Oui, j'avais remarqué aussi qu'il avait abandonné son frère au bar pour la rejoindre. C'est une de vos amies ?

- On ne peut pas dire ça. Elle s'appelle Emilie Hamon.

Comme ils étaient arrivés aux portes de l'écurie, Annabelle en ouvrit le battant.

- Ça vous effraie d'entrer ici après votre mésaventure ?

- Je devrais être effrayé ?

- Ce n'est pas le mot, je dirai plutôt... étonné. Nous allons rendre une petite visite à Epona.

Curieux, mais un peu inquiet tout de même, Jacques se laissa entraîner jusqu'au box du cheval. Il était là, beau et calme. Annabelle passa la main entre les planches et caressa la robe beige foncé qui frémit sous sa paume.

Elle ouvrit la grille et s'avança dans l'ouverture.

- Attention, il m'a désarçonné, rappelez-vous ! Une ruade et il pourrait vous blesser !

- Restez-là et taisez-vous.

Elle retroussa sa robe, mit un pied sur la rambarde et lança l'autre par-dessus la croupe d'Epona. Jacques faillit pousser un cri. Elle se retrouva à califourchon sur son dos, à cru, ne se tenant au cheval que par la crinière. Puis, doucement, elle se pencha en avant jusqu'à pouvoir caresser la joue du cheval avec la sienne.

Jacques restait bouche bée à regarder la scène, tandis que la femme chuchotait des mots à l'attention d'Epona :

- Tout doux mon joli, tout doux, voilààà.

Elle se redressa fièrement sur sa monture et fixa Jérôme - Jacques avec un sourire malicieux.

- Faites attention, cet animal est imprévisible, j'en sais quelque chose !

- Allons Jérôme, un peu de respect, vous parlez de mon cheval, mon cadeau fait par mon père.

- Vous, ... vous êtes ... ? Ou plutôt, vous ne vous appelez pas Annabelle mais Clotilde n'est-ce pas ? On m'a dit qu'elle seule pouvait monter ce cheval.

Elle sourit sans répondre.

- Je ne comprends rien. Si votre père est bien Pascal de Maurant, pourquoi ne vous a-t-il pas présenté comme étant sa fille ?

- Parce qu'il me croit morte.

Sur ces mots cinglants, elle descendit et s'empara d'une brosse à bouchonner pour lisser le dos d'Epona de l'encolure à la croupe, comme pour faire disparaître ses traces.

Elle referma le box et donna une dernière caresse à la bête avant de se diriger vers la sortie en entraînant Jacques dans ses pas.

- Je ne suis pas la fille naturelle des de Maurant. J'ai été recueillie dans un orphelinat dans mon enfance. Mes parents adoptifs ne pouvaient pas avoir d'enfant selon les dires des médecins. Je n'ai jamais su pourquoi il en était ainsi, mais soit... Mais malgré ces prédictions, Damien est né quand j'avais trois ans et nous avons été élevés ensemble jusqu'à notre adolescence. Je suis ensuite allé poursuivre mes études à Paris où j'ai passé ma licence de droit. Pascal m'a offert Epona à cette occasion.

Quand je suis revenu m'établir au château, nous avons bien grandi Damien et moi et, très vite, il s'est épris de moi. Et ce fut réciproque. Nous n'y voyions alors rien de mal, après tout, nous n'étions pas frère et sœur de sang.

Il y a six ans, j'étais promise à Damien qui m'aimait et que j'aimais. Mais si Pascal a rapidement accepté cette situation, Brigitte n'a rien voulu entendre et s'y est formellement opposée.

Alors, j'ai quitté le château pour retourner sur les traces de ma naissance, en Bretagne. Je voulais connaître mes origines.

- Ils étaient au courant ?

- Non, mais ils ont vite compris, car Damien savait que j'avais ce projet. Je l'avais différé car notre rapprochement m'en avait d'abord dissuadée.

Arrivé à Morlaix...

- C'est donc vous la vicomtesse de Morlaix ?

- Oui, c'est le nom du baptême de noblesse dont j'ai hérité malgré moi en référence à mes origines. C'est ailleurs comme ça que je savais d'où je venais.

Arrivé à Morlaix donc, je me suis rendu chez le notaire qui avait signé l'acte d'adoption.

- Maître Travier !

- Exact. Mais comme je savais que la loi n'autorisait pas à divulguer l'identité des parents d'enfants adoptés, je me suis fait embaucher par lui. Je n'ai eu aucune difficulté, vu mes références.

Cette opportunité m'a donné accès aux dossiers et c'est ainsi que j'ai pu savoir le nom de ma mère. Mon père, lui, reste inconnu.

L'étape suivante était de trouver sa trace, et, heureusement, j'ai rapidement été mise sur la piste de cette famille. Ma mère, hélas, était morte à l'accouchement. C'est la raison pour laquelle j'étais orpheline et donc "adoptable". Mais j'ai fait une autre découverte, très surprenante...

Jacques était toute ouïe et s'était immobilisé alors qu'ils marchaient tous deux à pas lents dans l'immense parc depuis leur visite à l'écurie.

- J'avais une sœur jumelle.

- Ça alors !

- Je suis allée la rencontrer, non sans lui avoir apporté les preuves de mes dires. Elle a d'abord été très choquée, mais voulu ensuite tout savoir de moi, comme moi, d'elle.

Je lui ai donc tout raconté : mon enfance, ma famille et même mes amours avec Damien, tout, sauf comment j'avais retrouvé sa trace. Pas question de me fourvoyer et risquer ma place chez Gérard Travier.

- Et ensuite ?

- J'ai appelé Damien, je lui ai dit que je rentrais, que j'avais abouti dans ma quête et que je lui raconterai. Mais il m'a annoncé une nouvelle cinglante : il s'était marié !

- Avec Florence...

- Oui, c'est une amie d'enfance. Disons qu'elle convenait mieux à madame Brigitte de Maurant qu'une roturière qui voulait salir l'honneur du nom. C'est elle qui a poussé Damien dans les bras de cette garce.

- Je comprends mieux l'hostilité de Pascal à son égard et, du coup, l'attitude de sa belle-mère qui la protège malgré ses frasques.

- Je continue. Après cet entretien, j'étais dépitée. Je me suis remise au travail avec l'intention de tirer un trait sur mon passé. Mais trois jours après, alors que je longeais la côte entre Locquéolé et Carantec, où vit ma sœur, une voiture m'a prise en chasse, une Simca Versailles noire. D'abord, elle me suivait de près, puis a commencé à tamponner l'arrière de ma Mercedes. Et puis, ...

Jacques était sidéré, il lisait les mots sur les lèvres de Clotilde avant même qu'ils ne parviennent à ses oreilles.

... elle m'a envoyé dans le ravin, vers la falaise.

J'ai su plus tard que la Mercedes-Benz 190 SL avait plongé dans la mer, elle a été complètement détruite par la chute. Mon corps avait dû être emporté par la marée, car on ne m'a jamais retrouvée.

L'enquête a conclu à un accident. Damien, lui, avait répandu la nouvelle de notre conversation et la thèse du suicide a été retenue après qu'il m'ait révélé son mariage.

- Mais tu, enfin, vous êtes là ?

- Jérôme, c'est pour ça que j'ai besoin de toi.

La soudaine confiance de Clotilde avait rapproché les esprits et elle déposa un langoureux baiser sur les lèvres de Jacques.

- Oui, je suis là, et je ne sais pas comment je m'en suis sortie. Je me suis réveillée le lendemain de l'accident, le visage bandé de partout, les deux bras dans le plâtre et en ayant tout oublié depuis la chute.

Lorsque j'ai pu enfin reparler après que ma mâchoire se soit ressoudée, j'ai appris que j'avais été défigurée, personne ne savait qui j'étais et j'avais dérivé si loin du point de chute qu'on n'avait pas fait le lien.

Mais moi, je savais; et surtout, je savais que ça n'était pas un accident. On a voulu me supprimer.

- Qui ?

- C'est ce qui reste à découvrir. Plusieurs personnes avaient intérêt à ce que je ne revienne jamais au château Maurant, le "domaine de Paracase" comme ils disent.

- Brigitte ? Florence ?

- ... Ou peut-être Damien, seul héritier à présent, ou encore les frères de Florence, ou, pourquoi pas... ma sœur ?

- Ta sœur ?

- Eh oui, elle a peut-être fait une crise de jalousie après ce que je lui avais raconté de ma vie de noblesse.

- Mais comment ferait-elle, personne ne la connaît ici ?

- Si, moi !

- Elle te reconnaîtrait, non ?

- Penses-tu, pas plus que cette prétendue famille qui, parce mon visage a entièrement été reconstruit n'est pas foutu de reconnaître ni ma voix, ni rien de ce que j'étais. Ils sont trop contents de me savoir morte.

- Quelle histoire ! (à ce moment précis, Jacques se rendit compte que c'était lui qui en était l'auteur, mais il ne savait pas pourquoi sa présence en modifiait le cours en temps réel).

- On va s'inquiéter de notre absence là-haut, il faut y retourner.

Là-dessus, elle embrassa une seconde fois Jacques et se mit en marche vers le manoir.

- Jérôme, aide-moi à trouver qui a tenté de me tuer.

- Tu ne m'as pas dit ton vrai nom.

- Hamon !

- Comme, comme, ...

- Arrête de bégayer, oui, comme Emilie Hamon, ma sœur !



CHAPITRE 8

La mémoire d'une autre

Avant d'entrer dans la salle à manger où les convives avaient déjà pris place, Clotilde fit jurer à Jérôme de ne rien révéler de son secret.

Ils se séparèrent pour prendre place à la grande table ovale où s'assirent les invités au déjeuner. Il y avait là, outre les membres des deux familles, un certain nombre d'invités tels que Jérôme, mais aussi Emilie, que Julien avait fini par séduire et qu'il avait placée à ses côtés.

Jacques ne put s'empêcher de l'observer. Heureusement pour elle et pour Clotilde, elles ne se ressemblaient ni avant, ni après l'accident de sa sœur. Il se dit qu'elle était déjà dans la place et qu'il ne lui restait plus qu'à saisir l'opportunité d'entrer de plain-pied dans la succession Maurant en profitant de la manne de cette famille fortunée.

C'est exactement ce que pensait sa nouvelle amie, Clotilde, qui avait pris place loin de ses parents, de son frère et surtout, de sa sœur. Aux côtés d'un fringant septuagénaire qui comptait parmi les amis des Maurant, elle se faisait discrète, on ne la remarquait pas.

Tout l'inverse de Florence, assise à côté de Jacques et qui se remit à l'aguicher. D'abord par des mots à peine voilés, puis des gestes sans équivoque dissimulés par la longue nappe brodée qui tombait sur leurs genoux.

Les conversations se faisaient par petits groupes de trois ou quatre, prolongeant parfois celles entamées durant l'apéritif. La querelle entre Pascal et Florence semblait oubliée, ou, du moins, suspendue.

Quant-à Jacques, il accomplissait sa mission avec application, seulement perturbé par une voisine de plus en plus entreprenante. A un moment où les domestiques échangeaient les assiettes, elle fit tomber la serviette de Jacques. Faignant la confusion, elle se pencha

pour la ramasser, mais ses gestes semblaient maladroit et peu efficaces, tant et si bien que Jacques dû la relayer.

Ce qu'il ignorait, c'est que la sulfureuse Florence avait usé de ce stratagème pour une toute autre chose que le ramassage de la serviette, qui, d'ailleurs, n'était pas tombée fortuitement.

Pascal annonça un toast. Il se mit debout :

- A notre famille, ses amis, à nos invités ! Je salue la chance par laquelle la chute de Jérôme a été sans gravité. Et pour celles et ceux qui voudrons provisionner notre repas de ce soir, je propose de vous souhaiter bonne chasse pour cet après-midi.

Les verres se levèrent pour saluer son toast et Damien ajouta :

- Saluons aussi nos talentueux cuisiniers !

La tablée comptait 16 convives et, en cuisine, on s'était affairé pour préparer un repas typique d'un dimanche de chasse. Pour l'occasion, sept amis de monsieur de Maurant partageaient sa table.

Tandis que l'on parlait chiffons à un bout de la table, d'autres conversations suscitaient l'intérêt de Clotilde alias Annabelle. Ses parents adoptifs avaient du mal à dissimuler une évidente tension entre eux. Etait-ce Florence qui était au cœur de leur désaccord ?

Et tandis que se jouait cette intrigue familiale, à quelques fourchettes de là, une discussion attira l'oreille de Jacques. Il y était question de voitures et Emilie y prenait part. Julien se vantait des qualités de sa Citroën DS, voiture innovante pour l'époque avec ses suspensions hydropneumatiques, tandis que Gaston et Jean-Yves ne juraient que par les grosses berlines allemandes. Emilie qui, par-dessus l'épaule de Julien, tentait de discuter avec Cérémine, l'épouse de Gaston, prenait une part active au débat en voulant montrer que, même en étant femme, elle s'intéressait au sujet. Elle avait trouvé une alliée qui partageait sa préférence pour les automobiles françaises. Et c'est là, au détour d'une phrase qu'elle évoqua sa propre voiture : Une Versailles de couleur noire !

Aussitôt, Jacques se tourna vers Clotilde qui s'inquiéta du visage livide de Jérôme. Elle fronça les sourcils comme pour poser une

question. Mais il lui était impossible d'obtenir une réponse dès lors que le repas était en cours.

Bien que délicieux, il sembla d'une longueur interminable aux deux complices. Il leur fallut attendre après le dessert pour qu'ils puissent enfin se mettre à l'écart et que Jacques puisse faire part de sa découverte à Clotilde.

- Tu m'as bien dit que la voiture qui t'avait précipitée dans le précipice était une Simca Versailles noire, n'est-ce pas ?

- En effet, j'en suis même certaine.

- Emilie a une Versailles noire !

Clotilde faillit s'écrouler sous le coup de l'émotion. Une larme perla sur sa joue et Jacques s'empressa de fouiller sa poche à la recherche d'un mouchoir. Mais au lieu de cela, il senti une autre texture sous ses doigt et sorti de sa poche une pièce de tissus plutôt inattendue : une culotte de femme en soie blanche délicatement brodée.

Bouche bée et gêné, Jacques mit quelques secondes à comprendre son origine. Mais Clotilde, stoïque, attendait une explication.

- La serviette !

Puis, regardant Clotilde, Jacques lui raconta comment Florence avait profité d'un prétendu incident de serviette pour glisser l'objet coupable dans la poche de son voisin. Il y était écrit :

Restez jusqu'à ce soir et ramenez-la-moi.

Il était évident que la bonne foi de Jacques ne pouvait être mise en cause et sa nouvelle amie le lui confirma en se saisissant de la culotte tout en disant :

- On va lui couper l'herbe sous les pieds, tout en esquissant un sourire qui avait quelque chose de machiavélique.

Il fallait maintenant tirer les affaires au clair. La révélation de Jacques concernant Emilie semblait disculper Florence et ses deux frères ainsi que la famille de Maurant, mais rien ne permettait pour l'heure d'en être totalement sûr.

Clotilde savait qu'il ne fallait pas abattre ses cartes trop rapidement. Lorsque, séparément, ils rejoignirent les autres éparpillés en différents endroits du domaine, ce fut pour mieux investir les groupes qui s'étaient formés. Les uns profitaient de l'ombre d'un rosier qui grimpait aux arceaux d'une gloriette, les autres déambulaient autour d'un bassin d'ornement, quand le reste s'était déjà rendu à l'écurie pour achever la chasse interrompue le matin.

Jérôme-Jacques traversa la pelouse pour rejoindre ses hôtes. Encore à distance, il perçut les bribes d'une discussion musclée entre les époux de Maurant. La conversation qu'ils avaient entamée à table semblait s'être poursuivie à l'abri du rosier. Caché par le feuillage, l'espion décodait les échanges cryptés entre Pascal et Brigitte. Il était question d'un secret de famille et d'un grand absent : Gérard Travier.

Jacques senti qu'il y avait un danger pour son amie. Et si le couple avait deviné qui elle était réellement ? Le notaire aurait pu la trahir en révélant qu'elle avait travaillé pour lui. Etait-ce la raison de son assassinat ? Des dossiers compromettants dont elle aurait eu connaissance ?

Il se rassura en la voyant revenir vers lui en compagnie de Germain et Damien. Comment n'importe qui d'autre aurait pu identifier qui se cachait derrière le personnage d'Annabelle alors même que celui qui l'avait aimé ne l'avait pas reconnue ?

Les promeneurs commençaient à se regrouper quand une voiture fit son entrée dans l'allée gravillonnée. Elle stoppa à distance du manoir et une femme en descendit. Pascal alla à sa rencontre, mais, à la surprise générale, elle le croisa en l'évitant et se dirigea tout droit vers le groupe. Lorsqu'elle fut assez proche et sans ralentir son pas, elle ôta ses lunettes noires et son chapeau qu'elle laissa tomber sur l'herbe. Brigitte poussa un cri et s'évanouit.

La femme s'approcha d'Emilie, se planta devant elle et lui envoya une gifle monumentale qui l'envoya deux mètres en arrière. Aussitôt, plusieurs personnes tentèrent de ceinturer l'intruse pour l'empêcher d'aggraver la situation.

- Qui êtes-vous et comment osez-vous troubler notre fête de famille ? Dit avec vigueur Damien qui en bégayait.

Emilie retenait ses larmes, car elle, savait qui était cette femme de l'âge de Brigitte qui venait de l'humilier devant tout le monde.

- Ainsi donc tu pactises avec le diable ? Fit la femme à l'attention de celle qu'elle venait de gifler.

- Arrête, tu vas tout gâcher !

Tout le monde était stupéfait et semblait attendre une explication, Jacques et surtout Clotilde en premier.

Comme Brigitte reprenait ses esprits, l'autre s'adressa directement à elle :

- Quant-à toi, tu peux être fière de ce que tu as fait ! Sois maudite !

Afin de calmer les esprits, ceux qui semblaient étrangers à ce conflit séparèrent les protagonistes en les éloignant les uns des autres. Escortée par les deux frères de Florence, la femme fut emmenée à l'écart.

Florence, Brigitte, Pascal, Damien, Emilie, Jacques alias Jérôme et Clotilde alias Annabelle restèrent aux abords de la gloriette où l'on avait assis Brigitte avec, en vis-à-vis, Emilie.

- Qui est cette femme ? Questionna Damien.

- Ta tante.

La réponse cinglante de Pascal fit fondre en larme son épouse ainsi qu'Emilie. Clotilde, quant-à elle, venait d'étouffer un cri derrière sa main qu'elle plaquait encore sur ses lèvres.

- Je vais chercher de l'eau, dit Florence pour détendre l'atmosphère. Elle piqua un sprint en direction de la bâtisse.

- Ma tante ? Mais je n'ai pas de tante ! affirma le fils Maurant.

Il tourna la tête successivement vers sa mère, puis son père avec de l'interrogation dans le regard.

- Si, Damien, Elisabeth est ma sœur.

- Quoi ? Le cri d'horreur lancé par Emilie à l'adresse de Brigitte fit sursauter les cinq autres. Ses larmes s'étaient presque asséchées aussi vite qu'elle s'était redressée.

Clotilde était perdue. Quel rapport y avait-il entre tous ces personnages ?

- Son nom de jeune fille est Grucière, comme le mien... Pascal, dis quelque chose !

- Hébéte, Pascal confirma les dires de sa femme. Il expliqua comment sa belle sœur avait rompu avec les siens et s'était éloignée sans jamais revenir. Il semblait s'étonner de son retour et cherchait quel motif avait pu la pousser à refaire surface.

Il n'allait pas tarder à le savoir. Comme les autres, il ne comprenait pas la raison de la gifle reçue par Emilie et l'accusation portée sur elle par Elisabeth.

- Et vous, que lui avez-vous fait ? dit-il en la regardant sévèrement.

- Moi rien, c'est elle qui m'a faite !

Cette fois, c'est Clotilde qui vacilla et fut rattrapé de justesse par Jacques.

- Emmène-moi loin de là, lui dit-elle dans un murmure.

Jacques dût presque la porter. Il lui proposa de l'allonger à l'intérieur du manoir. Tandis qu'ils montaient la légère pente gazonnée en direction de l'escalier, Florence déboula, un verre d'eau à la main et les croisa à mi-chemin.

Clotilde serra l'épaule de Jacques et ordonna :

- Stop !

Florence et Jacques s'arrêtèrent en même temps, ne sachant ni l'un ni l'autre à qui s'adressait l'ordre.

Alors, requinquée, Clotilde se dressa fièrement devant sa rivale, plongea la main dans le sac qu'elle avait en bandoulière et en ressorti quelque chose qu'elle plongea dans le verre d'eau : la culotte de Florence.

Florence resta planté là, au milieu de la pelouse, à regarder s'éloigner Jacques et Clotilde qui gagnaient la demeure.

Au loin, Elisabeth s'expliquait avec Les deux frères Clairisse. Elle leur raconta son calvaire psychologique mais ne révéla pas le secret qu'elle seule, sa sœur, son beau-frère et un certain Travier détenaient.

Clotilde s'était allongée. Jacques, assis à ses côtés lui souriait.

- Clotilde, il faut que je te dise quelque chose moi aussi.
- Je ne suis plus à ça près.

Mais au moment où il allait s'élançer, on frappa à la porte. Damien entra, penaud. Son visage était défait, il venait de prendre dix ans en quelques minutes.

- Je sais tout à présent. Papa ne voulait rien dire, mais Elisabeth a dit l'essentiel. Maman a toujours été fertile, et mon père aussi. Mais à chaque début de grossesse, Brigitte se faisait avorter en cachette, à l'insu de tous. Tous sauf sa sœur Elisabeth. Elle qui voulait des enfants voyait sa propre sœur torturer de douleur Pascal qui désespérait de ne pas en avoir.

- Et il l'a obligée à adopter, n'est-ce pas ?

- Oui Annabelle, elle ne pouvait pas refuser, ça aurait été suspect. Mais elle n'a jamais aimé l'enfant qu'ils ont rapporté de Morlaix en Bretagne. Pascal, mon père, lui l'adorait, et... (il sanglota) ... moi aussi je l'ai aimée. Ma mère n'a pas pu me faire disparaître comme elle l'aurait certainement fait avant l'arrivée de Clotilde. Il fallait un héritier de sang pour contrer l'héritière adoptée.

- Ainsi, Elisabeth a dû fuir le secret des avortements et de ce que sa propre sœur faisait en secret de son mari.

- Oui, et elle a tout révélé au notaire qui a signé l'acte de succession. Elle voulait se venger des méfaits de sa sœur.

- Qu'est-elle devenue durant toutes ces années ?

- Elle s'est mariée, a eu deux enfants. Mais le père les a abandonnés tous les trois. Elle n'a pas eu d'autres recours que de faire

appel à maître Travier pour qu'il l'aide à la faire passer pour morte et à placer les deux enfants dans un orphelinat.

Clotilde eut un spasme de nausée. Avant tout le monde, elle venait soudain de comprendre.

Et Damien enfonça le clou sans s'en douter en révélant le nom de mariée d'Elisabeth ... Hamon !

Clotilde cria si fort qu'on l'entendit jusque dehors. Emilie était sa sœur, et toutes deux, les filles d'Elisabeth.

Elle n'était pas moins que la fille adoptive de la sœur de sa propre mère.

On entendit soudain un claquement sec qui fit vibrer les vitres de la chambre. Ils se précipitèrent à la fenêtre. Dehors, des cris fusaient en tous sens. Florence courrait sur la pelouse, sa robe blanche maculée de sang.

Au milieu du parc, un corps gisait à terre, celui d'Elisabeth. Face à elle, Emilie tenait encore un fusil fumant que Julien tentait prudemment de lui retirer.

Clotilde regarda Jérôme, tourna les talons et se dirigea vers le couloir pour se rendre à l'extérieur. Elle savait que les minutes étaient maintenant comptées, il lui fallait la vérité.

D'un pas déterminé, elle s'approcha de la meurtrière de leur mère.

- Emilie ? (L'autre était hagarde).
- Emilie Hamon, reprit Annabelle.

Elles se dévisagèrent.

- Je veux savoir une chose, Emilie : Comment avez-vous appris que vous aviez une sœur et qu'elle était morte ?
- Maman me l'a dit, il y a longtemps, cinq ans à peu près.
- Emilie, regardez-moi et dites-moi la vérité, qui vous a dit que vous aviez une sœur... jumelle ?
- Elle-même, Clotilde. (Elle fondit en larme).
- Et c'est Elisabeth qui vous a appris sa mort ?

- Oui, Elle... (Elle hésitait à poursuivre sa phrase) ... l'a tuée.

Une exclamation envahit l'assemblée.

- Comment ? Reprit Jacques.

- C'est elle qui l'a poussée dans le ravin, ça n'était pas un accident.

- Pourquoi a-t-elle fait ça ?

- Clotilde avait sans doute tout deviné, elle pouvait révéler où se trouvaient sa sœur, sa mère, révéler ses secrets sur sa belle famille, tout.

- Et si elle n'en avait rien su ? Continua Clotilde. Si Clotilde ignorait que sa mère était en vie, qu'on lui ait dit qu'elle était morte avec l'accouchement, qu'elle aurait refait sa vie sans savoir qu'elle avait une jumelle...

- Je ne comprends pas, pourquoi dites-vous tout cela.

- Parce que JE suis Clotilde !

Cette révélation fit l'effet d'une bombe.

Nul doute que la famille Maurant, les Clairisse, Emilie et les autres doivent encore se demander comment ils n'avaient rien vu du jeu de Annabelle - Clotilde.

Elle arracha une fleur à un parterre voisin et la déposa sur le torse d'Elisabeth.

Puis, elle saisit la main de Jérôme et tous deux s'éloignèrent pour rejoindre le parking.

- Tu voulais me dire quelque chose tout à l'heure ? Fit-elle à l'adresse de Jérôme.

- Tu ne t'appelles pas Annabelle, mais moi, je ne m'appelle pas Jérôme non plus.

- Je le sais, tu parles en dormant !

Et tous deux éclatèrent de rire.

CHAPITRE 9

Embarquement pour les anges

Au lendemain d'une journée agitée, Jacques se réveilla dans des draps encore chauds d'une nuit d'amour mémorable.

Il s'étira et ses bras tâtèrent le matelas autour de lui. Là où aurait dû être sa partenaire, sa main tomba sur une feuille de papier. Il se dressa sur son coude pour la saisir et lire.

Jacques, tu m'as donné tout ce que j'espérais depuis six années passées à souffrir dans ma chair comme dans ma tête. J'avais l'impression d'avoir gardé la mémoire d'une autre, mais c'était bien moi qui vivait ce calvaire. Notre rencontre m'a sauvée, TU m'as sauvée. Tu m'as fait confiance, tu m'as aidée et tu m'as réconfortée aux moments les plus difficiles de ma vie. Car après une certaine mort à une vie antérieure, il me fallait revivre à une vie nouvelle. Et c'est toi qui me l'as donnée.

Je ne peux pas te faire endurer mes souvenirs, ils sont trop lourds et l'histoire n'est pas finie, car il me faut reprendre mes droits, me construire une famille, ne pas abandonner ma sœur et, dompter Epona pour qu'il puisse accepter, comme je l'ai fait, d'accueillir le poids des autres.

J'espère ne pas te faire de peine, ne m'en veux pas, je veux juste t'épargner. En tous cas, tu m'as donné du plaisir, tu m'as donné le goût de revivre.

Je pars, mais ça n'est pas un adieu, on se reverra chez les anges.

Clotilde

Fixé avec un morceau d'adhésif, il y avait un jeton de casino au bas de la lettre. Il portait la mention "L.A. Crystal". Était-ce une invitation ? Certainement non, puisque Clotilde avait été claire sur ses intentions.

Jacques s'habilla. La chambre où il se trouvait lui était inconnue, mais, rapidement, il comprit qu'il était dans un hôtel. Il trouva des

clés de voiture sur un secrétaire près de la porte avec, à côté, une petite note d'une société de location établie à l'adresse d'un aéroport. Lorsqu'après s'être préparé il descendit à la réception, on lui annonça que la note était déjà réglée. Le réceptionniste le renseigna aussi au sujet de l'aéroport et de l'emplacement où se trouvait la voiture de location. Clotilde s'était occupée de tout.

Et elle n'avait pas fait les choses à moitié : Une belle Renault Floride attendait sur le parking de l'hôtel, lui-même très prestigieux comme Jacques avait déjà pu le constater de l'intérieur. Le souvenir de leur arrivée la veille au soir restait brumeux, malgré sa conviction de n'avoir pas abusé d'alcool.

Il roula en direction de l'aéroport et, cheveux au vent goûtait au plaisir de cette journée ensoleillée. Il repensa un instant à ces drames survenus dans la cave du commissariat russe, puis sur la pelouse du domaine de Paracase. Mais, très vite, le visage de Clotilde enlumina son esprit.

Le bruit des réacteurs d'un avion le sortit de ses rêvasseries. Il était en vue de l'aéroport. Après avoir ramené la décapotable à la société de location, il se rendit dans l'aérogare et se dirigea vers un guichet de la TWA qui proposait des vols vers les Etats Unis.

Après avoir acheté son billet auprès d'une hôtesse d'accueil, il suivit le protocole d'enregistrement. L'avion partirait dans deux heures environ, le temps d'emplettes dans la zone détaxée. Il s'assoupit ensuite dans la salle d'attente et c'est une stewardesse qui le sortit de sa torpeur en annonçant l'embarquement.

Son billet pour Los Angeles en poche, il se présenta dans la file des passagers et attendit son tour avant de monter à l'escalier qui menait à l'avion. La carlingue couleur aluminium rutilait au soleil et le logo rouge de la Trans World Airlines donnait à cet avion un air de prestige qui n'était pas sans rappeler à Jacques les aventures d'un célèbre espion britannique.



Il tendit son billet à l'hôtesse, passa le seuil de porte en baissant la tête, et, quand il la releva, le soleil l'aveugla un instant en se réfléchissant sur les panneaux métalliques des casiers à plateaux repas.

Quand le flash se dissipa, le décor était devenu sombre, presque glauque tant le contraste lui sembla immense avec l'image précédente. Jacques vit volte-face, mais il n'y avait plus d'hôtesse, plus de soleil, plus de passagers à sa suite, seulement une porte de forme rectangulaire aux angles arrondis et d'un gris déprimant.

Il scruta la pièce exigüe dans laquelle il se trouvait. Il y avait un lit, une armoire solidaire du mur, aucune fenêtre pour l'éclairer. Ce n'était pas une cellule de prison, mais ça n'était guère plus attrayant.

Jacques écouta longuement les bruits qui l'entouraient. Ils étaient feutrés, mais il percevait de la vie au-delà de la porte. Il l'ouvrit et faillit percuter un homme pressé en uniforme militaire. Ce dernier le salua :

- Pardon mon Capitaine !

Jacques, poliment, répliqua comme n'importe quel individu bien éduqué : de rien, c'est de ma faute !

Ce après quoi l'homme sembla étonné et s'éloigna dans la coursive en jetant par deux fois un regard intrigué vers le "capitaine".

Jacques n'avait pas encore pris le temps de se regarder, mais il découvrit, en même temps que son uniforme bleu foncé, son nouveau visage. Cette fois, il se trouva vieilli et fit une moue grimaçante à la porte métallique qui lui envoyait son reflet.

Il fit un tour d'horizon de la coursive et choisit de se diriger vers une porte à l'une de ses extrémités. Il ouvrit, recevant en pleine figure

une bouffée de chaleur contrastant avec la température plus froide du couloir.

- Ah, vous voilà Sharkey, où étiez-vous donc passé, ça fait une demi-heure que je vous cherche ?

L'homme qui venait de l'interpeler était un peu plus âgé que lui et manifestement d'un grade supérieur. Jacques avait identifié ses épaulettes comportant deux étoiles de plus que sur les siennes qui n'en portaient qu'une seule.

Aussi incroyable que la situation l'était, Jacques eut la répartie aussi évidente que s'il eut toujours su qui il était et qui était son supérieur. Il lui répondit en parfait anglais :

- J'étais dans ma cabine chercher quelques affaires Amiral !

- Bon, ça ne fait rien, maintenant que vous êtes là, j'ai besoin d'aide.

Autour d'eux gravitaient une dizaine d'hommes, tous en uniforme et affairés à des appareils et instruments qui tapissaient les murs et le plafond. A la forme voutée de celui-ci, Jacques reconnut les images qu'il avait mémorisées des sous-marins, même si celui-ci lui sembla très moderne.

- Ils ont prit la salle de commande, maintenant, tout leur est permis. Si on n'arrive pas à reprendre le contrôle, Dieu sait où ça peut nous mener.

Jacques tentait de comprendre le contexte avec les bribes d'informations qui lui parvenaient en temps réel, alors même que l'agitation autour de lui ainsi que la peur qui se lisait sur le visage de l'amiral indiquaient qu'ils étaient paniqués.

- Notez et transmettez : A 10h32, les symbios mutins ont envahit la salle de commande et s'y sont isolés. N'avons plus la maîtrise du bâtiment, demandons instructions. Cryptez et envoyez à l'amirauté centrale, ajouta t-il à l'attention d'un subalterne qui pouvait être l'homme chargé des transmissions.

Puis il prit un grand papier, extrait d'une pile sur une table, le déplia sur le mur, et, s'aidant d'aimants et de ses mains pour lisser le papier, l'afficha verticalement devant Jacques.

- Kevin, nous devons trouver le moyen de reconquérir au moins le poste de lancement des missiles. Avez-vous une idée ?

Le plan étalé devant lui fourmillait d'indications. Pour un architecte naval, il aurait sans doute été d'une grande clarté, mais Jacques était devant une représentation d'un sous-marin avec des détails accompagnés de hiéroglyphes auxquels il ne comprenait rien.

Il eut cependant une illumination :

- *Je suis en train d'écrire ma propre histoire, à moi d'en maîtriser la direction*, se dit-il intérieurement.

- Il faut contourner cette zone pour les atteindre par l'avant du Draken.

La solution proposée sortait tout droit de son imagination et sembla satisfaire à la demande de l'amiral. Cela rassura Kevin qui entra de plain-pied dans son rôle.

Restait pour lui à décrypter qui étaient ces symbios, pourquoi y avait-il eut mutinerie et dans quelle "galère" il se trouvait.

Malgré l'atmosphère oppressante due à l'absence de lumière du jour, Jacques ne reconnaissait pas l'environnement quasi "industriel" d'un engin sous-marin. Pas de tuyaux courant au plafond, ni sur les murs, pas plus de sonorités évoquant la machinerie, les mécanismes qu'on actionne dans ce genre d'endroit. Cet univers était plutôt sobre, assez lumineux et gigantesque comparé à l'image qu'en avait le "capitaine de circonstance".

Mais il n'avait pas le temps de s'attarder sur ce qui l'entourait, car il était au cœur d'une tragédie dont, pour l'instant, il ne savait que peu de chose, mais en ressentait le stress chez son supérieur.

- Votre solution est envisageable, mais elle va nous obliger à passer par ce conduit. C'est un essai sans possibilité de retour, on ne pourra qu'avancer.

Ce descriptif commençait à effrayer Jacques. Il eut peur d'être désigné pour mettre son projet à exécution avec une réussite incertaine, peut-être la mort à la clé. Mais l'amiral en décida autrement :

- Joris, Boston et Romirez sont assez minces pour s'infiltrer là dedans. Je sais qu'ils réussiront à maîtriser nos opposants de l'autre côté, c'est notre seule option, les autres étant morts.

- Les autres ?

- Oui, il ne nous reste hélas que 5 hommes valides et vivants en plus des quelques quarante symbios toujours rangés à notre cause.

- Il y en a combien qui se sont rebellés ?

- Rebellés ? Le mot est faible Kevin, ils ont viré de camp, et même pas pour nos ennemis. Ils ont pris l'humanité en grippe, oui !

- Combien sont-ils ?

- Si j'exclus ceux qu'on a déjà détruits, je dirai une bonne centaine...

- Ils sont tous en salle de commande ?

- Bien sûr que non, ils occupent aussi le réacteur plasma, la salle de lancement ainsi que les dortoirs. De toute façon, il n'y a plus personne à y faire dormir, ils les ont tous gazés.

- L'humanité dites-vous ? Je vais accompagner nos trois hommes !

- Ne jouez pas les héros Kev, j'ai besoin de vous, nous sommes trop peu nombreux pour décider ce que l'on fera à l'extrême.

Puis, se tournant vers les autres : alors ça vient cette retransmission ?

Et, comme une réponse à sa question, une image se forma dans l'espace, parallèlement au mur opposé.

- Amiral Floway ?

- On vous entend et on vous voit.

- Que se passe-t-il bon sang à votre bord ?

- Les deux-tiers des SB3 se sont ligüés contre l'équipage humain, ils ont pris le bateau en otage et menacent de lancer les engins à longue portée. On est bloqués aux postes avant. Une quarantaine de symbios sont avec nous et on va tenter de contourner la zone occupée.

- Y a-t-il un risque pour qu'ils passent à l'acte rapidement ?

- Tout dépend de leur rapidité à décoder la séquence de lancement et l'encryptage d'armement.

- Vous ne savez pas où ils en sont avec ça ?

- Non monsieur, c'est pour ça qu'il faut faire vite.

- Vous connaissez la procédure ? Vous avez deux heures à partir de maintenant.

- Nous ferons de notre mieux, monsieur.

- Bonne chance James et à vous aussi Sharkey.

L'image se brouilla puis disparut.

- Nous avons deux heures, pas une de plus, après quoi le Draken ne sera plus qu'un souvenir.

Jacques réalisa qu'une fois de plus il se trouvait au cœur d'une histoire à l'issue incertaine, mais avait désormais un atout : Il pouvait savoir par avance quel serait son futur univers. En effet, ses expériences passées lui avaient montré que ses "passages" avaient une relation entre eux : la chronologie de ses romans.

Pour l'instant, il évoluait dans un monde parallèle au sien, au cœur de ses propres ouvrages, avec ses personnages, mais avec un récit qui s'écrivait sous ses yeux.

"*Entrer n'est pas jouer*" était l'un d'eux, celui dont l'action se déroulait à Los Angeles, mais qu'il n'avait pu atteindre en prenant cet avion de la TWA. Au contraire, le catapultage dans ce sous-marin l'avait placé dans un autre de ses romans : "*Le mal en solde*".

CHAPITRE 10

Le mal en solde

Au milieu du tube menant à la salle des machines, le trio Joris, Boston et Romirez commençait à ressentir la chaleur du réacteur, la fatigue d'une avancée difficile et le stress de leur confrontation aux SB3 dissidents.

Certes, un robot n'est pas sensé désobéir aux ordres inclus dans sa programmation, mais le greffon de tissus humain qui leur servait de système neuronal additionnel avait manifestement été altéré. La conséquence fut cette mutinerie contre les humains qui furent pris de vitesse par des êtres humanoïdes bien plus forts, rapides et capables de raisonnement complexes qu'eux.

Or l'une des stratégies consistant à leur donner suffisamment de pouvoir décisionnel dans un contexte militaire et guerrier s'avérait une erreur désormais dangereuse pour la stabilité planétaire. S'ils trouvaient comment enclencher une guerre, l'humanité pouvait disparaître en quelques heures.

Jacques se rappela avoir été inspiré par des récits mis en scène par de brillants réalisateurs visionnaires dans le domaine de la science-fiction dans les années 1990. L'éradication de l'humanité était l'aboutissement des prérogatives de robots chargés de protéger les hommes contre leur autodestruction par vanité. Mais à l'époque, ça n'étaient que des contes destinés à fasciner un public cinéphile et avide d'effets visuels hautement techniques. Les robots de ces films étaient entrés dans le monde réel de l'époque de son livre : en 2058 !

Avant de savoir comment une centaine d'entre eux avaient pu se liguer ainsi et aussi rapidement, il fallait contrer leur insurrection. Les autorités de la surface appliqueraient sans sourciller les directives prévues en cas où un bâtiment stratégique tombait dans des mains ennemies. Sa destruction serait alors le seul recours.

- Silence maintenant, on n'est plus qu'à quelques mètres de l'embouchure. Boston sentait son cœur battre à pleine poitrine,

l'affrontement était une possibilité redoutée et l'usage d'armes dans une enceinte close et aussi sensible n'était pas des plus souhaitable.

Dans un sous-marin de classe Draken, la propulsion est assurée par un traitement physique de l'eau de mer, allié à un combustible baptisé X. Officiellement, cette appellation en protège le secret militaire, mais chacun à bord sait qu'il est extrait dans les profondeurs de la planète Mars. En 2058, la colonisation de la planète rouge n'est plus un projet, elle est devenue la réalité.

Au moment où Jacques prend conscience de ses écrits futuristes pour son époque réelle, il en subit directement les effets. Le combustible X est un danger qui vient s'ajouter à ceux déjà encourus par les 5 hommes encore à bord. Outre celui d'être éliminés par les SB3 rebelles et celui d'une destruction volontairement déclenchée par leur autorité de tutelle, une déflagration résultant d'une bataille dans ce milieu confiné aurait la même issue mortelle.

Inconsciemment, il priaient pour la réussite du mini commando envoyé combattre les mutins.

Mais ce qu'il redoutait allait se produire : Alors que lui et l'amiral Floway suivaient la progression des trois hommes par radio, on entendit des sons semblables à des tirs. L'alarme se mit en marche et les avertisseurs lumineux remplacèrent l'éclairage principal des compartiments.

La situation devenait critique et, malgré l'assistance de SB3 restés docilement sous contrôle, l'affaire semblait prendre une tournure catastrophique irréversible.

A leur grande surprise, alors qu'ils cherchaient désespérément à savoir ce qui s'était passé, la porte qui les isolait de la partie conquise par les insurgés s'ouvrit et Joris apparut dans l'entrebâillement.

- Ils ont sabordé le poste de conduite !

Juste derrière lui, Boston et Romirez tentaient de maintenir à portée de feu les quelques symbios qui étaient à leurs trousses. Les rayons lumineux des tirs zébraient l'espace déjà embrumé par de la fumée provenant de la section adjacente et rougie par les flashes d'alerte.

La scène rappela à Jacques celle en introduction d'un célèbre film de science-fiction des années 1970 où les belligérants usaient de pistolets laser.

Le combat cessa dès que la porte fut refermée, laissant à nouveau la zone dangereuse aux mains des rebelles.

- Que s'est-il passé ?

- Nous avons réussi à les surprendre, mais ils sont trop nombreux.

Joris relayait de compte-rendu de Romirez :

- Ils sont bien dans la zone B, comme nous le craignons, et, visiblement, ils sont sous le contrôle d'un seul d'entre eux, c'est lui qui est à la manœuvre.

- Un leader ?

- Oui, et en plus, c'est un de ces SB de la série 327.

- Les merdes de Tucsan Industrie ? Ces "cyber-organismes" au rabais ?

- Exactement amiral, ceux que la marine a achetés en solde ! Pfff ! Du mal en boîte oui !

Jacques percuta instantanément, l'un de ses romans était précisément titré "*Le mal en solde*".

- Mais comment est-il possible qu'un robot aussi mal conçu ait pu prendre la tête d'un bataillon de ...

- Le sous-marin remonte !

- C'est normal, les commandes sont entrées en mode automatique, pour libérer la fumée.

Simultanément, un message crypté arriva par radio.

- Le décompte a commencé, il reste 10 minutes avant la destruction du Draken.

- Il faut quitter le sous-marin ! ... d'urgence...

- Par là ! Indiqua Boston qui avait déjà pris quelques longueurs d'avance en direction des compartiments avant.

Les quatre autres lui emboitèrent le pas. Les symbios, quant-à eux, n'étaient pas configurés pour leur propre survie, leur mission était totalement dévolue au sous-marin. La fuite des humains leur était indifférente. Quant-aux SB3 mutins, désormais isolés de la section avant.

La question de la mutinerie restait donc sans réponse pour Jacques qui réalisait que ce mystère ne serait sans doute pas élucidé s'il périssait ici asphyxié par la fumée, noyé ou déchiqueté par une explosion.

La pente due à l'ascension du sous-marin vers la surface rendait la progression de plus en plus pénible. Il fallait s'accrocher à la moindre aspérité pour ne pas reculer.

Enfin ils atteignirent l'objectif : la salle des torpilles. C'était la seule issue permettant une évacuation rapide.

- Aidez-moi, on va engager les tubes !

Prudemment, en raison de leur poids et du risque de chute, les nacelles-torpilles étaient alignées sur leurs tubes de lancement.

- Il ne nous reste que peu de temps, nous ne pourrons pas nous équiper, c'est quitte ou double.

Au lieu de revêtir une combinaison, ils entrèrent directement dans les cylindres en forme d'ogives.

Déjà, les trois moins gradés s'enfoncèrent dans l'obscurité et James salua militairement Kevin avant de manœuvrer la minuterie et de s'engouffrer à son tour dans le tube numéro quatre.

Jacques était au bord de l'apoplexie, le scénario dont il était l'un des protagonistes s'écrivait en temps réel avec un chronomètre comme épée de Damoclès.

L'eau envahit sa bouche et son nez, il suffoqua un instant, se débattit et nagea vers la lumière. Comme propulsé par un ressort, il sortit de l'eau avec la vigueur d'un saumon à tel point que son torse se retrouva soudain hors d'eau. Il eut juste le temps d'expulser le liquide

de sa bouche avant d'être entraîné à nouveau sous la surface par son propre poids. Cette fois, il toussa violemment et redoubla d'efforts pour regagner l'air frais.

L'eau était cristalline, il aperçut des formes au-delà du rideau troublé par les bulles et les remous qu'il produisait lui-même. Une main l'empoigna et il sentit une force l'accompagner vers le haut. Une ombre se dessina en contre-jour du soleil et il reconnut la forme d'un homme. James ? Boston, Romirez, Joris ?

L'air brula ses poumons lorsqu'il atteignit enfin la surface. Il secoua la tête comme un chien s'ébroue, toussa à nouveau et dévisagea son sauveur : Non, ce n'était pas l'un de ses quatre compagnons d'équipage.

Encore sonné par son immersion, Jacques se laissa hâler jusqu'au bord de l'eau. Là, il reconnut la margelle d'une piscine.



- Ça va Jacques ?

Il fut étonné qu'on l'appelât par son prénom et répondit à l'homme dont la chemise blanche était encore dégoulinante. Il était accroupi auprès de Jacques dont le haut du corps reposait sur le rebord de la piscine, tandis que ses jambes trempaient encore dans l'eau.

- Je crois que oui, maintenant, ça va.

Deux personnes l'aidèrent à sortir de sa posture et l'accompagnèrent jusqu'à un transat où il put s'asseoir.

- Tu nous as fait peur, tu as faillit te noyer.
- Rassurez-vous, ça va nettement mieux. A qui dois-je mon sauvetage ?
- C'est Patrick qui s'est jeté dans la piscine, il a vu tout de suite que tu ne savais pas nager.
- *Mais bien sûr que si que je sais nager !* Protesta Jacques en pensée.

Il ne pouvait évidemment dire à personne qu'il venait de sortir d'un sous-marin. Autour de la piscine, et sur une grande étendue engazonnée, on semblait fêter quelque chose. L'alcool incriminé par les convives comme étant le motif probable de sa chute dans le bassin aurait été à nouveau le prétexte de son supposé délire.

Jacques se mit debout, malgré les recommandations des gens qui l'entouraient. Il demanda à pouvoir se changer et une femme se proposa de l'accompagner dans la maison jouxtant la piscine. Comme le terrain était en légère pente, Jacques pu voir l'ensemble des fêtards qui avaient déjà oublié l'incident et s'en étaient retournés à leurs occupations.

- Tu as dû boire un coup de trop, heureusement que ça s'est terminé par un bon bain, ça aurait pu être pire.

Comme pour les autres fois, Jacques devait se mettre dans le contexte du lieu, des personnages et de l'époque dans laquelle il venait de faire irruption. Le décor était somptueux, l'architecture ne lui était pas étrangère et on parlait français. Le soleil était au zénith et il était en chemise à manches courtes. Un décor de cocktail mondain comme il les détestait.

Il se dit en lui-même que le fait d'évoquer de tels endroits dans ses romans était soit de l'ordre de la frustration, soit de l'exutoire. Il en sourit, ce qui n'échappa pas à son accompagnatrice.

- Je vois que tu as le sourire, ça me rassure.

- Oh, une chemise et un pantalon mouillé valent mieux qu'un naufrage en pleine mer ! Il repensa un instant à ses compagnons d'infortune : qu'étaient-ils devenus ?

- Voilà, tu trouveras de quoi dans la penderie, Richard a pratiquement ta taille, ça devrait aller.

La femme le quitta, le laissant dans une chambre qui ressemblait beaucoup à celle du manoir Paracase. A nouveau, Jacques sourit et même se mit à parler tout seul :

- T'as pas beaucoup d'imagination, mon gars, faudrait peut-être changer tes décors.

Il se rendit dans la salle de bains attenante pour se dévêtir. Dans le miroir, il découvrit sa barbe ainsi que ses vêtements qui adhéraient à sa peau. Il les ôta et sut à sa morphologie qu'il n'était pas dans son époque réelle :

- Trop jeune !



CHAPITRE 11

Le m'as-tu-vu du Pont Neuf

A son retour sur la pelouse, Jacques fut ovationné et il ne manqua pas de se diriger tout droit vers l'homme qui l'avait extrait de la piscine. Voyant cela, la femme qui semblait le connaître abandonna le petit groupe avec lequel elle s'entretenait, verre à la main et le rejoint.

- Jacques, je ne sais pas si tu connais Patrick Grangier.

- Enchanté, vraiment. Jacques fit un geste de tête ressemblant à une révérence.

- Je vous en prie. L'essentiel est que vous alliez bien. Voyez plutôt, vous avez fait des émules, dit-il en désignant quelques invités qui profitaient de l'eau. Certains même, faute d'habits adéquats, n'avaient pas hésité à se mêler aux baigneurs dans le plus simple appareil.

Décidément, pensa Jacques qui détourna pudiquement le regard, cette fête me semble débridée et pas du tout à ma convenance. J'ai écrit ça moi ?

En fait, son imaginaire d'auteur était quelquefois mis à mal par les événements qui se déroulaient sous ses yeux.

- Ophélie ?

Jacques dévisagea celui qui venait d'interpeler sa voisine. Il avait enfin son identité, au moins partiellement.

- Je crois que certains de nos hôtes voudraient te dire au revoir.

- J'arrive, juste un instant ! Patrick, je te présente Jacques Victorien artiste peintre.

- Vous ne faites pas dans la peinture à l'eau, j'espère ? La boutade venait d'un autre invité à l'allure guindée qui s'esclaffa bruyamment au point d'attirer les regards alentours.

Grangier voulut intervenir, mais Jacques le prit de vitesse :

- Et vous, que faites-vous dans la vie, à part pêcher le poisson ? La réplique sarcastique de Jacques cibra le bouffon de service qui tentait maladroitement de récupérer une olive tombée dans le fond de son verre.

A nouveau, l'autre rit de plus belle. Ophélie reprit adroitement le contrôle de la conversation :

- Patrick tient une officine de pharmacie à Paris.
- Moi aussi, je vis à Paris. Dans le 20 ème.

Et le "blaireau" de remettre le couvert :

- Pour un peu, vous y seriez retourné avec un nouvel habitat : au Père Lachaise.

L'humour de l'intrus commençait à agacer Jacques qui cherchait maintenant un moyen de fuir cet individu peu agréable à son goût.

- Justement, je vais prendre mon corbillard pour rentrer, il est l'heure.

- Allons Jacques, tu as oublié ? Tu es venu avec Marie, et elle est repartie ce matin avec ta voiture...

Puis, sentant qu'on l'observait avec insistance :

- Pardon, je dois vous laisser, on m'attend là-bas. Et Ophélie tourna les talons, trop hauts pour la pelouse, mais mettant magnifiquement ses jambes en valeur.

- *Marie ? Qui était encore cet autre personnage ?*

- Je peux vous raccompagner, je rentre justement sur la capitale, je vous déposerai, proposa le pharmacien.

- Volontiers, répondit Jacques qui trouva là une occasion de se débarrasser de l'amuseur à l'humour bon marché.

Patrick et lui s'éloignèrent de la piscine et, tout en se dirigeant vers la tonnelle faisant office de bar, échangèrent quelques banalités au sujet de leurs activités.

- Vous connaissez bien Ophélie ? Questionna Jacques, espérant recueillir quelque indice sur le contexte de cette garden-party.

- C'est une de mes plus fidèles clientes, ... non, je plaisante, elle est la marraine de ma fille, celle qu'on fête aujourd'hui. Elle est belle dans sa robe de princesse, n'est-ce pas ?

Un peu plus loin, une jeune femme en robe de tulle bleu se détachait sur le parterre de gazon anglais. Elle s'amusait en compagnie d'autres convives. Son visage ne fut pas sans rappeler celui de Clotilde, alias Annabelle, alias Alicia à Jacques qui ne la quittait pas des yeux.

- En effet, répondit-il en rêvassant.

Puis, reprenant ses esprits :

- Vous ne vouliez pas rester ...pour sa fête ?

- Je travaille tôt demain, Amélia est une grande fille, elle ne m'en voudra pas, elle connaît mes obligations.

Au passage, Jacques interrompit les salutations d'Ophélie à des partants pour la saluer à son tour et la remercier.

- Tu peux garder le costume, je ferai repasser tes affaires et je passerai à Paris pour faire l'échange.

Sur ces paroles, les deux hommes gagnèrent le parking où ils s'engouffrèrent dans une splendide Porsche d'un blanc immaculé.

- Qui était donc ce "zinzin" qui tentait de faire rire la galerie tout à l'heure ?

- Ah, Bernard ? C'est le gendre de Marie. Vous ne le connaissiez pas ?

- Oh, je ne fréquente pas les bars de banlieue.

Ils éclatèrent de rire.

Le reste du trajet, Jacques mena son enquête tout en restant prudent pour ne pas être pris au piège de ses propres carences. Aussi, quand il vit les portes de Paris s'ouvrir devant eux, il fut soulagé par l'épilogue prochain de son calvaire. Il pensait aussi retrouver son domicile et ses habitudes et cela le détendit.

Mais la discussion resta stérile, Jacques n'eut d'autres informations que celle qu'il connaissait déjà : il avait été l'invité d'une petite

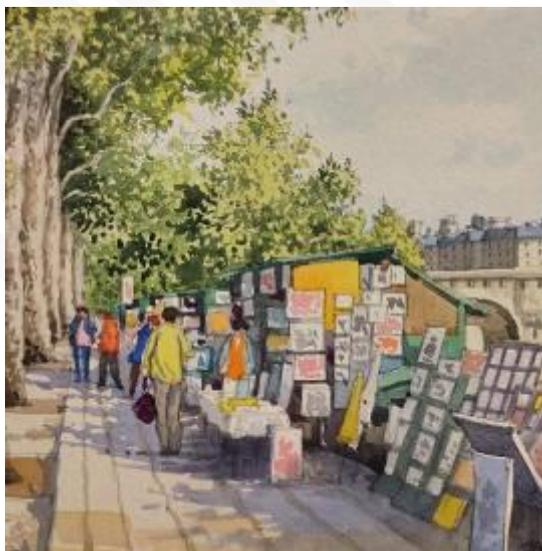
réception entre connaissances, en l'honneur d'une jeune femme qui ressemblait à celle d'une autre histoire. Son hôte Ophélie le connaissait au point de lui prêter un costume de rechange et il avait été déposé là par une prénommée Marie dont il ignorait tout.

Cela ne fut pas sans lui rappeler un de ses plus mauvais récits qui avait fait un bide et dont il ne se souvenait même plus du titre.

- Ça ira si je vous dépose du côté de la Concorde ?
- Oui, j'ai le temps de flâner jusqu'à chez moi.

Et, en effet, après qu'ils eurent pris congé, Jacques déambula le long de la Seine, passant à côté du Louvre et de sa pyramide qui rutilait au soleil couchant.

Il s'accorda un détour par la cour carrée avant de rejoindre les quais de Seine. Il n'était plus qu'à quelques centaines de mètres de la bouche de Métro qui lui permettrait de rentrer chez lui. Il fouilla dans ses poches et trouva son portefeuille. Les tickets de métro avaient-ils résisté au bain forcé ?



Alors qu'il avait le nez penché sur ses papiers, quelqu'un l'interpella avec une voix tonitruante :

- Hey Jacques, te voilà enfin ?

L'homme d'une soixantaine d'années qui venait de l'appeler par son prénom était assis sur un tabouret, pinceau à la main, devant un chevalet. Sa toile représentait un vieillard en train de fouiller dans les boîtes des bouquinistes devant lesquelles s'était posté l'artiste peintre.

Elle n'était pas achevée, mais le coup de pinceau du sexagénaire était très réaliste.

- Tu ne peints plus ?
- Euh, non, répondit timidement Jacques, j'écris maintenant.
- Eh ben, tu vas bientôt retrouver ton bouquin dans ces coffres.

L'homme ne croyait pas si bien dire, car Jacques sembla comme attiré par un aimant vers un étalage de livres où il reconnut, parmi d'autres, la couverture d'un de ses propres ouvrages.

Sur la couverture, un peintre... CE peintre !

Et tandis qu'il tenait le livre en main, l'autre, qui avait échangé son œuvre inachevée par une toile vierge avait commencé à y mettre des couleurs, par petites touches.

Jacques sentit son corps faiblir, ses jambes le lâchaient. Il se dirigea vers le peintre qui lui ordonna :

- Bouge pas, je suis en train de te peindre !
- Qui êtes-vous ?
- Ben, je suis le "M'as-tu-vu du Pont Neuf", comme c'est écrit dans ce livre.

Et tandis qu'imperturbablement il continuait à brosser sa toile, Jacques vit soudain ses doigts s'effacer du bout de ses mains. Le livre tomba. Puis ce fut au tour de ses bras, ses pieds, son torse de disparaître peu à peu.

- Je n'en ai plus pour très longtemps affirma le portraitiste, regarde !

Sur le coton tissé, Jacques se reconnut sans difficulté. Ce qui était déjà représenté de lui était précisément ce qui avait disparu de son corps physique. Alors l'autre se remit à l'ouvrage.

- Pourquoi ? Lâcha Jacques dans un cri qui ressemblait à une plainte.

- Est-ce que j'ai l'air d'un "m'as-tu-vu", dis-moi ? Répondit son interlocuteur avec un ton légèrement colérique. Mais il ne laissa pas le temps à Jacques de répondre, car déjà, le visage de ce dernier disparaissait des abords du Pont Neuf qu'il regarda pour une dernière fois.

L'image se reforma aussitôt que les toits de Paris eurent disparus à son regard. Il venait de franchir un nouveau passage entre deux de ses romans. C'était la tombée de la nuit, mais la rue grouillait de monde. Les candélabres aux mats très travaillés et les façades ornés de décors anciens indiquaient une ville d'une grande richesse.

Jacques ne mit pas longtemps à identifier la langue des passants qu'il croisait : il était dans un lieu germanophone. Les enseignes et les inscriptions des devantures confirmèrent ce diagnostic.

Sous quelle identité et dans quelle nouvelle aventure était-il plongé ? Il fouilla dans ses poches et y trouva des clés, puis un billet.

- *Je suis à Vienne ?*

Les clés de l'hôtel Austria et le ticket pour l'Opéra étaient deux indices suffisamment explicites pour lui. Il décida de rejoindre l'hôtel où il en apprendrait sans doute plus sur sa présence en ces lieux.

Après quelques orientations indiquées par des passants, il trouva enfin la rue Fleischmarkt et la luxueuse façade bardée de drapeaux de nombreux pays surplombant l'entrée.



Il jeta à nouveau un coup d'œil au numéro de la clé de chambre et gravit l'escalier garni de feutre rouge et de dorures. Pas de doute, les couloirs, comme le reste, caractérisaient le standing de l'hôtel et Jacques se demanda, une fois encore, si cette obsession pour le luxe et les réceptions mondaines ne trahissaient pas chez lui, un sentiment refréné.

La chambre était cossue mais malgré des appareils de couleurs vives, elle était claire et accueillante, pas comme dans ces vieux hôtels au style rococo.

Jacques y trouva très vite des bagages ainsi que des vêtements dans la penderie. Il s'empessa d'y rechercher des papiers d'identité et ne fut pas déçu. Son nouveau nom était : Henri Goyer.

A l'aise dans son nouveau costume, il s'allongea sur le couvre-lit à franges et contempla le magnifique plafond à caissons cerné et orné de liserés or.

- My name is Goyer, Henri Goyer, fit-il à voix haute en imitant les habituelles présentations d'un célèbre agent secret, héros de l'écrivain Ian Fleming. Il rit et se vauvra littéralement sur le lit en s'étirant comme un chat.

Il sortit alors de sa poche le billet d'entrée pour l'opéra. Cette institution de référence dans la capitale autrichienne n'était qu'à quelques minutes de l'hôtel. Il attrapa le téléphone sur le chevet :

- Bonjour,... oui, c'est bien la 207. Dites-moi, avez-vous le programme des représentations de l'opéra... très bien... ah ? Eh bien oui, merci, pouvez-vous m'emmener une bouteille d'eau en même temps ? Merci bien.

Le billet était daté pour un concert le soir même. Jacques n'était pas très fan de musique classique, mais l'occasion était rêvée d'entrer dans ce lieu prestigieux. Et il se dit aussi que ce billet n'était pas là par hasard et qu'il lui fallait s'attendre à tout.

On frappa à sa porte et fit entrer le garçon d'étage chargé d'un plateau avec la bouteille d'eau demandée, un verre, une serviette, le programme de l'opéra et une petite enveloppe. Il déposa le tout sur la table de dessert.

- L'enveloppe a été déposée à la réception pour vous monsieur.
- Par qui ?
- Une dame, mais elle ne s'est pas présentée.
- Merci. Et il le raccompagna à la porte.

Jacques se précipita sur l'enveloppe et l'ouvrit :

*Fauteuil 14 rang 21. Soyez à l'heure pour "l'œuvre de Mahler",
Karajan y est remarquable d'interprétation. Signé B.H.*



CHAPITRE 12

Assassinat en Sol mineur

Jacques triturait le sésame d'entrée à l'Opéra, impatient de découvrir son mystérieux correspondant qui avait signé le mot des initiales BH.

Il s'amusa à l'idée de Barbara Hendricks ait pu être son auteur. Il n'en était pas à sa première surprise, pourquoi pas celle-ci ? La représentation de Mahler sous la direction de Herbert von Karajan était déjà un rendez-vous prometteur rien que par son prestige.

Il imaginait le lieu magnifique de dorures avec ses balcons en anneau ceinturant le parterre face à la scène. Et il ne fut pas déçu lorsqu'à 19h sonnantes au beffroi voisin, il pénétra le hall d'entrée.

Les images qu'il s'était faites du Wiener Staatsoper étaient en deçà de ce qu'il découvrait. Les galeries qui menaient à la salle de concert étaient somptueuses et il comprenait maintenant que le lieu invitait au respect en adoptant une tenue digne de l'histoire de ces murs. Le code vestimentaire était assez strict et on se serait cru à une autre époque tant l'uniformité des robes et costumes semblait formalisée.

Jacques ne dénotait pas et il errait dans les salons et les diverses salles qui, d'étage en étage, donnaient sur les balcons. Seule la partie réservée aux hôtes les plus illustres était totalement inaccessible. Mais tant qu'il se contentait d'une simple "visite", les galeries et balcons lui étaient autorisés par le personnel qui contrôlait soigneusement les invités.

Voyant la salle se remplir, il gagna la place qui lui avait été indiquée par le mystérieux BH et qui figurait sur le billet spécifique dédié à son emplacement. Il dut gravir les 4 étages pour se rendre au cinquième balcon, juste sous la voute, avec une vue imprenable sur l'ensemble de la salle et, bien sûr, la scène et l'orchestre.

Le parterre était déjà plein, mais il se dit que ça n'était pas les meilleures places, même si on y était à hauteur de scène. Sans nul doute, l'endroit le plus intéressant pour la perspective qu'il offrait

était le balcon royal face au spectacle et avec une vue d'ensemble sur tout le décor.

Lorsqu'il arriva au fauteuil 14, les places immédiatement voisines étaient vides. Le velours rouge clouté d'or des fauteuils était comme un écrin qui avait du accueillir des milliers de postérieurs depuis la noblesse d'antan jusqu'aux touristes les plus nantis. Pourtant, certaines représentations étaient abordables pour l'auditeur peu exigeant.



On pouvait presque se satisfaire de se trouver dans un lieu aussi renommé et ceux qui allaient se produire ce soir devaient éprouver une émotion particulière à le faire après le passage de chanteurs, cantatrices, pianistes, chefs d'orchestres dont les noms tapissaient les galeries et les loges derrière la scène.

Jacques patienta en consultant la brochure qui lui avait été remise dès son entrée dans la "erste Haus am Ring", ce qui se traduit par première maison du Ring du nom du boulevard annulaire au centre ville. Il y était listé les prochains rendez-vous de l'orchestre philharmonique, du Chœur de l'Opéra et d'autres formations.

L'éclairage de la salle baissa en intensité, ce qui se répercuta sur le brouhaha qui, lui aussi s'estompa. Il était presque 20 heures et Jacques se retourna, scrutant les gens qui entraient sur le balcon, guettant l'arrivée de "BH", mais rien n'y fit, la lumière s'adoucit encore sans que quiconque n'ait prit place à ses côtés.

A la toute dernière minute avant que les portes des balcons ne soient toutes fermées simultanément par les hôtes, une silhouette fit une entrée discrète et se glissa jusqu'à la place numérotée 13. Jacques, alias Henri, entra dans la peau de son personnage et tourna à peine la tête vers l'élégante jeune femme qui venait de s'installer. Elle posa son sac à main sur le rebord devant elle, enleva ses gants et les y rangea soigneusement.

Le silence se fit dans l'assemblée. Les lumières baissèrent jusqu'à tamiser l'immense arène. Puis, soudain, des applaudissements succédèrent au calme. Le rideau rouge se fendit et on pu voir enfin les instrumentistes installés sur la scène. Les cuivres rutilaient sous les projecteurs et le verni des instruments à cordes renvoyaient des reflets irisés dans toute leur splendeur. Les applaudissements redoublèrent, Von Karajan venait de faire son entrée en passant devant l'orchestre dont les protagonistes saluèrent leur "maître".

- Cible à 10 heures costume vert, à côté de la robe bleue !

Profitant du vacarme des applaudissements, et alors que l'ovation avait fait se mettre debout toute la salle, la femme, qui s'était penchée sur son épaule, avait murmuré ces mots aux oreilles de Jacques.

Après le dernier clap de mains, quand les spectateurs se furent assis, elle glissa sa main dans son sac, en sortit une trousse et la posa sur le plissé de sa robe qui couvrait ses jambes. Jacques ne perdait rien de ses gestes tandis que les flûtes entonnaient déjà le premier morceau.

Dans la pénombre, il distinguait les doigts aux mouvements félins qui se glissaient dans la trousse. Quand il vit l'objet que sa voisine en extrait, il faillit défaillir. La belle venait de se saisir d'une arme. Un petit calibre, assez peu volumineux pour passer inaperçu dans un sac de dame raffinée.

Il détourna un instant son regard pour visualiser la "cible" décrite par BH. Mais la salle était plongée dans l'obscurité. L'intense éclairage de scène faisait un tel contre-jour que le parterre était à peine perceptible sans se voiler les yeux. Et comme il allait précisément le faire, la femme lui retint la main qui s'élevait vers son visage.

Il la regarda. Elle fronçait les sourcils avec un air réprobateur et appuya sa grimace d'un signe négatif de la tête. Jacques prit alors la mesure de sa situation ubuesque et se contenta de suivre le concert en enfant sage. Son esprit était pourtant brinqueballé entre la musique et ce qui se tramait à ses côtés.

- A la pause, vous quitterez le balcon, je vous rejoindrai quelques secondes après. Pour l'instant, profitez du concert.

Karajan semblait vouloir s'envoler tant ses gestes appuyés par sa baguette lui donnaient des airs de goéland. Sa redingote à queue de pie suivait à merveille ses mouvements entre amplitude gracieuse et saccades frénétiques. Cuivre, cordes et autres instruments suivaient cette gestuelle qui était, à elle seule un spectacle pour les yeux.



Après le troisième mouvement interprété par l'orchestre, une salve d'applaudissement précéda la première interruption. Le premier morceau avait duré plus de vingt minutes, entrecoupées de transitions toutes les deux à trois minutes.

BH regarda furtivement son voisin. Il était temps pour lui de suivre les gens qui commençaient à se lever pour quitter le balcon. A part quelques "envies pressantes" qui précipitaient une partie d'entre eux vers les toilettes, les autres spectateurs avaient élu domicile dans le couloir et commentaient la première partie de la représentation.

Jacques s'était posté à l'opposé, de façon à avoir une vue sur toutes les portes qui desservait sa loge. L'élégante silhouette de BH se dessina enfin dans l'embrasement. Sa longue robe ocre et or en jersey brodé de soie lui donnait des airs de princesse. Mais elle se fondait parfaitement dans les codes vestimentaires adoptés par les autres femmes.

Avant d'arriver jusqu'à lui, elle détourna son regard en direction d'un homme situé sur la gauche de Jacques et fit un léger signe de tête. Alors l'autre s'approcha également et arriva presque en même temps à sa hauteur. Le trio ainsi formé, la femme prit la direction des opérations :

- Nous avons peu de temps, il faut découvrir quand et par qui l'opération va être réalisée. Roëch suit notre cible à l'instant même. H, vous allez descendre avec moi au parterre. Il nous faut trouver l'homme que je vous ai montré tout à l'heure, on le suivra, il nous conduira vers le commanditaire. Quant-à vous dit-elle en s'adressant à l'homme, il faut que nous rejoignez Roëch, la protection de la cible est la priorité.

- Que dois-je faire ? Et qui êtes-vous ?

- On n'a pas le temps, les secondes sont comptées, faites ce que j'ai dit, venez !

Et elle abandonna l'autre homme à sa mission tandis qu'elle entraînait Jacques à sa suite.

- Une conspiration est menée contre le gouvernement. La frange fasciste, nostalgique de la période radicale veut compromettre la république et rétablir la chancellerie.

- En quoi suis-je concerné ?

- Vous avez été choisi pour votre neutralité dans cette mission. Personne ne sait qui vous êtes. C'est vous qui devrez abattre le commanditaire de l'assassinat qui a été programmé durant ce concert.

- Moi ? Mais je n'ai même pas d'arme et je n'ai rien à voir avec votre coup d'état.

- C'est bien votre gouvernement qui vous envoie non ?

- ...

Le silence de Jacques, confronté à une réalité qu'il ne maîtrisait pas était empreint de surprise, d'incompréhension mais surtout de frayeur. Il devait commettre un meurtre sans même savoir à qui il avait affaire. Le mystère était à son comble, quand, alors que les

deux atteignirent le pied du bâtiment, BH s'arrêta brusquement devant lui. Elle se retourna et lui remit son arme :

- Maintenant, vous êtes armé. Puis, sans un mot de plus, elle ouvrit la porte qui leur donna accès au palier.

Son acolyte sentait son sang glacer ses veines. Ses doigts se crispèrent sur la crosse du pistolet furtivement empoché. Il se croyait dans un rêve et se rappela un instant que tout ce qu'il était en train de vivre était un script en cours de construction pour l'un de ses ouvrages. Il n'y avait rien à comprendre de sa situation, il devait simplement se laisser guider par son instinct, quitte à se faire le complice d'un complot contre une entité politique dissidente.

- Là !

Son accompagnatrice venait de désigner l'homme habillé de vert. Ce dernier avançait d'un pas pressé en direction d'une contre-allée qui suivait la courbure du couloir de desserte. Ils le suivirent aussitôt en gardant une distance de discrétion. Le passage permettait au personnel de gravir les étages sans emprunter les voies classiques.

Le pas se pressa et BH, manifestement peu encombrée par sa robe, suivait le rythme imposé par sa cible. Jacques, quant-à lui, s'essoufflait à garder l'allure.

La rencontre attendue se fit au second étage. Les deux poursuivants faillirent tomber nez à nez avec ceux qui attendaient l'homme au costume vert. Heureusement, lui et trois autres hommes semblaient trop affairés pour remarquer qu'ils étaient épiés.

La femme à l'identité secrète fit remarquer à Jacques une sacoche qui changea de main. Elle poussa son complice en arrière en reculant dans le passage puis lui dit :

- C'est sans doute une bombe, il faut agir maintenant !
- Quoi ? Mais comment ?
- Suivons-le et dès qu'on sera à l'écart du public, abattez le porteur de la sacoche.
- Mais, si ce n'est pas une bombe ?

- C'en est une, soyez-en sûr, faites-moi confiance, nous agissons pour l'histoire !

A ces mots, elle lui ouvrit le chemin vers sa nouvelle cible, tout en arborant un air désinvolte et joyeux, bras dessus, bras dessous avec Jacques qui comprit aussitôt la mise en scène d'un supposé couple qui se détendait dans le couloir.

Mais en réalité, l'action allait très vite se précipiter alors que la mallette, au bras de son nouveau propriétaire, poursuivait son inexorable tracé vers sa future victime.

Jacques reconnut soudain l'homme rencontré à l'étage de son balcon, plus haut dans les étages, celui-là même missionné par BH pour aller à la rencontre de Roëch un instant plus tôt.

Tout se passa très vite : la zone dégagée permit à chacun de resserrer l'étau autour du porteur de la sacoche. Comme lui, Jacques remarqua les différents acteurs de la scène qui se frayèrent un chemin vers la cible. En quelques secondes, chacun comprit son rôle dans cet instant fatidique. Des coups de feu éclatèrent, puis survinrent des cris et des appels à l'aide tandis que des corps s'effondraient sur le marbre.

Jacques, ou plutôt Henri, jeta son arme encore fumante dans le couloir et se jeta auprès de BH étendue au sol et dont la robe s'imprégnait de sang. Tandis que la tache s'étendait, il sentit une main empoigner son épaule :

- Il ne faut pas rester là !

L'homme l'entraîna dans la foule qui commençait à s'amasser autour des victimes, les uns pour leur porter secours, d'autres par curiosité.

- Mission accomplie, ne retournez pas tout de suite à votre hôtel, ne partez que demain, rentrez chez vous et restez-y, le temps que ça se calme. On vous contactera.

- Qui était cette femme ?

- C'est un de nos agents, officiellement elle s'appelle Barbara Humbrecht, mais son vrai nom est Hanna Bell, petite fille du célèbre Graham.

- *C'étaient donc ça, les mystérieuses initiales!* Mais ce qui interpela immédiatement Jacques ce fut l'analogie phonétique de ce nom.

Il était près d'une heure du matin lorsqu'il franchit la porte de sa chambre. Comme il le présentait, elle ne s'ouvrit pas sur une chambre d'hôtel.



CHAPITRE 13

Ascenseur pour l'enfer

Jusqu'ici, la chronologie de rédaction des romans de Jacques Tisserand l'avait fait naviguer de l'un à l'autre au sein de brouillons incomplets où il était affaire de crimes, assassinats et règlements de compte en tout genre et à toutes époques.

Cet étrange voyage au cœur même de son imagination lui semblait pourtant bien palpable. Comment avait-il pu franchir les frontières entre sa réalité, celle de ses récits et le temps qui semblait s'écouler dans les deux sens sans qu'il n'en soit affecté ?

Il se rendit compte que son métabolisme n'avait ni subi les sauts dans le temps, ni même du fait qu'il n'avait ni mangé, ni bu durant tout ce temps.

Mais l'heure n'était pas à l'analyse de sa situation, car une fois encore, le décor dans lequel il s'était retrouvé ne ressemblait en rien aux murs feutrés et rassurants de sa chambre de l'hôtel Austria. Ses vêtements non plus n'étaient plus en accord avec ce cadre mondain.

Au contraire, ce nouvel univers glauque et sombre était une rue pavée écrasée par des façades lugubres qui semblaient s'élever si loin en hauteur qu'on ne voyait presque plus la lueur du jour. Elles donnaient l'impression de ces arbres crochus que Walt Disney avait imaginés s'accrochant à la robe de Blanche Neige dans la forêt maudite.

Il ne faisait pas nuit, et pourtant, les vitrines sans lumières, l'absence de passants, l'eau sale ruisselant entre les pavés, tout concourrait à une intrigue morbide.

Pressé de quitter cet endroit sordide, il tenta une entrée dans la première boutique venue, pensant intérieurement qu'une porte en valait bien une autre pour passer dans un autre monde de son répertoire littéraire. Mais la porte fut close, tout comme la suivante et encore la prochaine, de sorte que son pas s'accélérait et que, bien vite, il arriva devant une porte différente, plutôt inattendue.

Il leva les yeux et découvrit qu'au dessus du porche s'étirait un clocher vers le ciel. Pas un de ceux qui transpercent les nuages à vouloir poindre au dessus des toitures, non, mais celui d'une chapelle d'allure triste et confondue aux autres bâtisses.

La porte baillait tant le bois s'était déformé avec les intempéries. Bien entendu, les gonds crissèrent lorsque Jacques poussa le battant.

Le couloir qui menait à l'autel était plongé dans une semi-obscurité, à peine rompue par quelques cierges allumés sur des chandeliers accrochés aux colonnes.

On ne distinguait que très difficilement des statues et des tableaux qui tentaient d'apporter un peu de richesses artistiques à ces murs gris et délabrés. Seul le chœur rayonnait comme un refuge, mis en valeur par des bougies plus nombreuses, une nappe immaculée posée à même la pierre et un crucifix doré posé au centre, dans l'axe de l'allée centrale.

Entraînée par son propre poids et la gravité, la lourde porte se referma toute seule derrière le visiteur.

Le silence s'établit, seulement troublé par les pas de l'homme sur les pavés. Comme le sol n'était pas rigoureusement plat, Jacques faillit trébucher et se rattrapa de justesse au dossier d'un banc. Le bois émit une plainte dans un craquement sinistre qui résonna jusqu'à la voûte.

- Approchez-vous mon fils ! Dit une voix caverneuse sortie de nulle part.

L'invitation n'avait rien de très motivante, cependant, Jacques obéit et s'approcha de l'avant de la chapelle. Là, il distingua une silhouette, celle d'un homme assis au premier banc. Il s'en approcha.

Vêtu d'une soutane noire, capuchon rabattu sur la tête, l'homme se fondait parfaitement dans le décor, si bien que Jacques ne discerna ses contours que lorsqu'il fut presque à ses côtés. Mais il ne vit pas son visage, retranché dans l'ombre de la capuche.

- Qu'est-ce qui vous amène en ce lieu ?
- Je ne sais pas, une quête de sens peut-être.

- Veuillez vous asseoir à côté de moi, mon fils, et dites-moi ce qui vous pèse.

- Vous êtes prêtre ?

- Vous connaissez déjà la réponse, je suis inscrit dans votre histoire, mais vous teniez à me rencontrer n'est-ce pas ?

- C'est possible, enfin... maintenant que je suis là, ça me paraît presque cohérent.

- Racontez-moi...

- J'erre depuis quelques jours dans un univers très étrange, je suis auteur de romans et il me semble être entré dans mes propres récits. Mais ils sont inachevés, comme si je les écrivais tout en les vivant, de l'intérieur. Ce sont des histoires sombres dont je suis tantôt acteur, tantôt spectateur, mais qui ne me sont pas étrangères.

- Tout comme je ne vous suis pas étranger, n'est-ce pas ?

- C'est cela, j'ai l'impression d'avoir déjà vécu cette situation tout en sachant que je ne l'ai pas écrite, enfin, pas encore.

- Vous avez quelque chose à confesser ?

- Je n'en suis pas sûr, mais il est un fait, c'est que tout ce que j'ai vécu durant ces derniers temps n'était que scènes de crimes, d'assassinats, de conflits familiaux, rien de très réjouissant pour tout dire.

- Si je vous disais que c'est peut-être le reflet de votre âme, me croiriez-vous ?

- Vous voulez dire que ce que j'écris est dans cet esprit parce que je suis moi-même dans cet univers de désolation ?

- C'est bien ce que je dis.

- ...

- Voyez-vous, mon fils, la rue que vous venez de passer pour venir jusqu'à moi, porte un nom bien étrange : La rue des maudits. Ceci vous dit quelque chose, non ?

- Oui, c'est le titre de mon dixième livre je crois.

- Précisément ! Et comment se termine votre ouvrage ?

- Je, ... je ne sais plus.

- Peut-être ne le savez-vous plus car la fin n'est pas écrite, vous en avez seulement imaginé quelques lignes ou quelques pages. Le romancier que vous êtes est soumis à la torture de l'échec, vous cherchez l'histoire qui vous sortira de l'insondable chute due à la page blanche.

Jacques resta sans voix, il lui sembla que ce prêtre lui révélait ce qui, intimement, l'avait peu à peu éloigné de ses relations. Il ne parla pas de ses échecs amoureux, ni de la mystérieuse Annabelle - Alicia.

- Je n'ai pas d'absolution à vous donner, mon fils, vous en aurez la grâce lorsque vous aurez compris le mal que vous vous êtes infligé à vous-même.

Jacques demeura quelques instants assis à côté de l'homme en noir. Le silence, les lumières vacillantes des flammes des bougies jouant sur le décor en agitant les ombres des statues finirent par le bercer au point où il s'assoupit.

Lorsqu'un bruit de glissement de tissus le sortit de sa torpeur, il vit le scapulaire du pasteur qui gisait à ses pieds, le prêtre avait disparu. Jacques se saisit de l'étoffe sur laquelle étaient brodés des motifs religieux. Il la plia et la déposa sur le banc avant de se relever et s'engager dans l'allée centrale en direction de la sortie.

Il savait déjà qu'elle le mènerait ailleurs, loin de cette rue qui représentait ses plus sombres pensées.

Il lisait dans ses souvenirs d'avant en temps réel et les titres de ses romans défilaient à présent comme une suite logique de ce qu'il venait de traverser :

"*L'omission du tsar*", une histoire de détournement d'argent qui profita à une caste mafieuse russe,

"*Tentative meurtrière réussie*" où son personnage avait été exécuté dans un contexte de corruption d'état, faisant suite au premier roman sur la Russie d'après guerre,

"*Le cheval de monsieur Pascal*", où il réglait ses comptes personnels avec un drame familial vécu avec sa première conquête, une certaine Clotilde, dont il était resté amoureux,

"*Quand j'étais morte*" racontait les suites de sa séparation, qu'il abordait dans les méandres d'un roman aux allures policières,

"*La mémoire d'une autre*" figurait déjà sa nouvelle femme qui restera finalement la seule de sa vie, mais qui était une sorte de substitut à Clotilde qu'il ne revit jamais,

"*Entrer n'est pas jouer*", roman exutoire dans lequel il s'imaginait fuir sa vie ratée, selon lui,

"*Le mal en solde*" qui, déguisé en sous-marin, racontait sa tentative de suicide par noyade et comment un acte héroïque lui avait fait sortir la tête de l'eau au sens propre, ce qui l'avait projeté dans une autre histoire qu'il avait baptisée avec humour "*Le m'as-tu-vu du Pont Neuf*", histoire d'y consigner sa rencontre avec un personnage arrogant qu'il avait croisé de ce côté de Paris,

"*Assassinat en Sol mineur*" directement inspiré de l'œuvre de Ian Fleming. Jacques, dans l'élan de son sauvetage d'un désespéré qui s'était jeté dans la Seine, se voyait dans les traits d'un James Bond à la française : Henri Goyer.

Et enfin, "*La rue des maudits*" livre dont il n'avait jamais poursuivi l'écriture, le trouvant trop noir, trop déprimant.

Alors il vit comme des panneaux indicateurs les titres des autres ouvrages qui lui restaient à investir :

"*Pourquoi toi ?*", une introspection volontairement mise par écrit et qu'il avait publié deux ans après sa tentative de noyade ratée. Il s'y était livré à un exercice périlleux pour regagner pour lui-même sa propre estime et tendre vers l'excellence qui lui ferait "pondre" un best-seller.

Il lui sembla précisément que les instants passés dans cette confession surréaliste venaient de lui donner le pouvoir de franchir une nouvelle porte, celle, se dit-il, de la liberté.

Aussi, derrière le ventail de la lourde porte, il découvrit celles d'un ascenseur. Il y pénétra, abandonnant la noirceur de la chapelle et de la rue.

Sur le panneau de commande, il n'y avait qu'un seul bouton. Avait-il seulement le choix de sa destinée ? Il appuya machinalement et senti le fond de l'ascenseur se dérober sous ses pieds.

- *Rendez-vous en enfer !* Pensa t-il dans sa chute.



CHAPITRE 14

Parler avec les justes

Comment décrire une chute infinie sans évoquer celle dans son fameux récit "*Chute sans fond*" ? Où allait se terminer cette plongée à la fois matérielle de son corps qui n'en finissait pas de tomber et immatérielle de sa propre renaissance ?

Une reconversion comme une résurrection qui allait bientôt s'avérer être l'apothéose de son incroyable voyage.

Dans sa réalité, le temps ne s'écoulait pas de la même manière, l'écran de son ordinateur illuminait seul la pièce vide. Vide ? Non, car quelqu'un surveillait chacun de ses gestes.

L'ombre projetée sur le mur par la dalle lumineuse avait quelque chose de fantomatique.

De l'autre côté de cette interface technique, une autre réalité suivait son cours et Jacques n'attendait plus que de s'écraser au fond d'un abîme qui n'en avait pas.

Quand il se réveilla, il était dans son appartement. Le canapé avait gardé l'empreinte d'une nuit agitée, cauchemardesque devrait-on dire.

- Te voilà enfin revenu parmi nous ?

Jacques connaissait cette voix, cette femme.

- Alicia ?

Il t'aura fallu une bonne cure de sommeil pour ne plus m'appeler Annabelle. Tant mieux, ça veut dire que tes idées sont plus claires !

Alicia parlait avec autorité. Il sembla à Jacques qu'il était sous l'emprise de cette femme à la fois par son charme, mais aussi par ses manières virulentes.

- Que s'est-il passé ? Il tenait sa tête entre ses mains comme si un horrible mal de crâne brouillait son esprit.

- Rien que tu ne puisses comprendre, mais tu peux empêcher un cataclysme mondial. Rappelle-toi, je t'ai confié une mission, ... avant que tu ne t'endormes.

- Mission ? Ah oui, tuer quelqu'un, c'est ça ?

- N'aies pas de scrupules, c'est comme si tu allais supprimer celui par qui le monde va s'achever. Disons que tu vas tuer Adolph Hitler avant même qu'il ne devienne celui qui engendra la 2^{ème} guerre mondiale.

- Si c'est une métaphore, qui est la cible ?

- Sais-tu comment tu as voyagé dans tes romans ?

- C'était un rêve n'est-ce pas ?

- Certainement pas. Et j'en suis la preuve matérielle. Tu m'as créée et pourtant, je suis là, devant toi.

- Tu es donc l'incarnation d'Annabelle Coster, celle de mes romans ?

- Exactement. Et je n'ai pas demandé à être vivante dans ton monde, même si je le trouve plutôt reposant en regard de tout ce que tu m'as fait endurer dans l'autre, celui de tes écrits.

- Mais,... ce ne sont que des histoires, du virtuel, rien quoi !

- Tu en attends pourtant beaucoup, à commencer par être ton gagne-pain, même si, il faut bien le dire, ils n'accomplissent pas tes rêves. Enfin, ça, c'était avant le protocole C.

- C'est quoi le protocole machin là ? Jacques commençait à perdre patience, même ses gestes accompagnaient l'irritation audible dans sa voix.

- Que sais-tu de Charlie exactement ?

- Mon pote informaticien ? Ben, pas grand-chose, si ce n'est qu'il est très doué en informatique.

- Ça, tu peux le dire, c'est même un sacré génie. C'est lui qui a trouvé ce fameux protocole C.

- ...

- C'est un algorithme qui permet au monde virtuel du numérique d'ouvrir un passage entre lui et ton monde à toi. Donc entre le mien et le tien.

- La 12^{ème} porte !

- Je vois que tu commences à comprendre.

En effet, Jacques avait oublié ce projet qui lui trottait dans la tête depuis un moment. Il s'agissait d'un roman complexe où les deux mondes étaient reliés par une passerelle et où chacune des frontières était comme une porte entre des univers parallèles. Il n'avait rien inventé, d'autres s'étaient essayés à ce sujet. Personne jusque là n'avait pourtant trouvé les clés de la crédibilité permettant de remettre en cause des lois physiques incontournables.

Personne, sauf, peut-être, celui qui trouverait LA clé dans l'un des deux mondes pour les faire communiquer.

Alicia était en train de lui dire que cette personne n'était autre que Charlie.

Elle lui expliqua longuement comment cet homme avait, par passion et en autodidacte, trouvé un protocole de communication informatique capable d'ouvrir notre monde bien réel sur l'univers fait de codes binaires. Jacques mettait en doute chacune des explications en se pinçant de temps à autre pour être sûr de ce qu'il découvrait par la bouche de cette femme.

Mais comment, si cela était vrai, Charlie avait-il agit sur la vie de Jacques en le faisant passer, lui, d'un monde à l'autre ?

Alors Alicia lui remit en mémoire les nombreuses fois où Jacques avait confié son instrument de travail pour le réparer, l'améliorer, le rendre toujours plus performant. Pendant qu'il séjournait chez Charlie, l'ordinateur servait de laboratoire aux expérimentations du génie de l'informatique.

- Sais-tu ce qu'il cherche à faire ?

- Je crois qu'il n'en a pas conscience lui-même. Il est habité par une frénésie de création qui lui échappe. Son génie l'entraîne vers la folie.

- Pourquoi ? Quels sont les risques, en dehors de ce qui m'est arrivé ?

- Imagine que cet outil tombe dans les mains d'un mégalomane qui voudrait écrire le futur, ou pire, réécrire l'histoire, vois-tu où cela peut mener ?

- L'apocalypse !

- Oui, celle de ton monde, car le virtuel, lui, n'a aucune consistance, il peut disparaître sans que les victimes soient regrettées par ceux du monde réel.

- Si j'ai bien compris, c'est donc l'homme à abattre ?

- C'est bien lui.

- Mais comment vais-je m'y prendre ? On va m'emprisonner, personne ne saura que j'ai sauvé le monde !

- Personne ne le saura. JE n'existe pas dans ton monde, mais LUI non plus.

- Comment ça ? C'est bien lui qui a inventé ce protocole C, non ?

- Oui, mais je ne t'ai jamais dit qu'il l'avait fait ici, dans ton monde. C'est de l'autre côté qu'il l'a "inventé".

- Je suis perdu, comment tout cela est-il possible ?

- N'oublie jamais que le monde virtuel de l'informatique n'est pas limité comme le tien, on peut y faire à peu près tout ce qu'on veut. Y compris ce qui est impossible à faire de ce côté.

- Es-tu ... réelle ou virtuelle ?

- Ni vraiment l'un ni l'autre non plus. Le protocole C est un processus informatique qui régit des échanges de données, mais différent des autres. Là où les précédents limitaient ces échanges à des signaux électriques, ce processus permet de le faire sur la matière, au niveau le plus petit qui soit. Ni Charlie, ni moi n'avons votre constitution atomique, nous n'avons donc ni corps biologique, ni existence au sens humain du terme. C'est pourquoi tuer Charlie ne sera pas criminel au sens légal.

- Tout ça ne me dit pas comment je dois procéder.

- Te souviens-tu de ce que tu as commencé à écrire avant ton irruption dans mon monde virtuel ?

- Oui, un peu, mais ...

- Tu y parlais d'une sorte d'élites de sagesse qui permettrait au monde de ne pas dériver vers son propre anéantissement. Il est même possible que tu aies eu une sorte d'intuition. Suis-là, écris le reste, mais en sachant déjà où tu veux aller : détruire le protocole C.

- Je ne sais pas faire ça !

- Tu sais créer, alors tu sauras inventer comment le faire.

- Et Charlie disparaîtra ?

- Il y a une condition : il faut qu'au moment où tu écriras le mot final, Charlie ait réintégré son monde originel. C'est à toi de l'y emmener.

- Te reverrais-je ?

- Moi non, mais tu as les clés pour profiter de ce protocole à ton avantage, ... pour quelques heures.

Alicia s'assit sur la chaise qui faisait face à l'écran. La pièce devint lumineuse comme si le soleil venait d'y pénétrer. L'instant d'après, Jacques était seul, dans son bureau vide.

Il s'installa à son tour devant l'ordinateur et médita sur tous ces événements. Son esprit cartésien était ébranlé par tant de choses hors de son possible.

Il commença d'abord à écrire de manière anarchique, sans vraiment savoir ce qu'il voulait construire, puis, peu à peu, de façon plus réfléchie. Son ultime roman serait une sorte de point d'orgue de sa vie d'auteur. Il se jura ne jamais se remettre à inventer des histoires aussi sombres.

Il mit en scène le principal acteur de son histoire. Un roman d'anticipation, même s'il s'écrivait en temps réel, au bout de ses doigts.

Charlie ne pouvant se trouver à la fois dans le monde réel et dans l'autre réalité, celle-là même que Jacques était en train de lui faire sur mesure, il était prisonnier des lignes que déroulait le romancier.

Et comme il ne pouvait pas s'échapper de l'histoire, Jacques le confronta à un tribunal fictif.

Tisserand était le juge qui allait procéder à la sentence. Mais il s'était entouré de justes, de sages qui allaient le conforter dans sa délibération.

Tout ce monde n'existait que par les caractères qui s'alignaient ligne après ligne sur l'écran.

Jacques tapait à toute vitesse, pressé d'en finir, mettre un terme à des heures de souffrance, partagé entre folie, sentiment de culpabilité, désirs et autres décérébrations qui excitaient son cerveau.

Soudain, il eut comme une révélation. Il se rendit compte que, plus il écrivait, plus il donnait du grain à moudre au moulin du fameux protocole C. Il nourrissait précisément le portail entre les deux mondes. Alors il arracha rageusement le câble qui reliait son ordinateur à la prise. L'écran pâlit un instant puis s'éteignit.

- Il était temps que tu reviennes parmi nous !

Celle qui l'avait interpellé se tenait là, sur le pas de la porte.

Jacques, médusé, l'observait sans pouvoir émettre le moindre mot.

Dans une robe magnifique couleur ocre brodée de dorures, LA femme qu'il espérait, l'amour de sa vie était à sa porte. Une vraie porte, la 13 ème porte.

- Clotilde ?

- Je nous ai réservé une table au restaurant. Tu connais, je crois, c'est le "Chanterelle". On y va ?

FIN